

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 7.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.

Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 12 FEVRIER 1880

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## ONTARIO ET QUÉBEC

La législature d'Ontario est à discuter en ce moment l'exposé financier fait il y a quelques jours par le trésorier Wood. Il y a, pour nous, matière à une étude utile dans ce budget peu mouvementé, qui contraste avec nos derniers états financiers si compliqués et si troublés.

En comparant la position des deux provinces, on voit que leurs revenus et dépenses ordinaires sont à peu près les mêmes. Toute la différence entre elles provient de ce que Québec s'est vue forcée de s'endetter pour entreprendre des travaux extraordinaires, tandis que sa voisine est restée exempte de toute surcharge. L'équilibre si bien conservé dans l'administration des affaires d'Ontario a été rompu chez nous par la dette que nous avons dû contracter pour construire nos voies ferrées.

La principale source de revenu, pour l'une et pour l'autre province, consiste dans le subside fédéral de 90 centins par tête. Ce subside, basé sur les chiffres du recensement de 1871, est naturellement plus élevé pour Ontario.

Après le subside fédéral viennent les terres publiques, qui fournissent en moyenne le même revenu dans les deux provinces, soit de \$400,000 à \$500,000.

Les licences, dont nous tirons, bon ou mal, environ \$150,000, ne donnent pas cent mille piastres au trésor d'Ontario.

En revanche, nos voisins possèdent une ressource d'un genre tout spécial, l'intérêt de leurs surplus, qui a pour contrepartie chez nous, l'intérêt sur la dette. Le gouvernement d'Ontario perçoit une rente annuelle de plus de \$200,000, provenant de ses épargnes capitalisées, et nous payons à nos créanciers un intérêt d'un demi-million.

Le département de l'instruction publique, à Toronto, produit un revenu de

\$50,000. D'un autre côté, cependant, le revenu de la justice (timbres, etc.) n'est pas de \$100,000, tandis qu'il est de plus de \$300,000 ici.

En somme, le revenu ordinaire, dans la province d'Ontario, n'est pas aussi élevé que le nôtre, mais les charges y sont, aussi, moindres que les nôtres, prises collectivement, bien qu'elles soient plus fortes sur quelques items.

Ainsi, la législation coûte \$40,000 de plus à Québec qu'à Toronto. Les dépenses du service civil, par contre, sont presque exactement les mêmes dans les deux cas. L'instruction publique coûte environ cent mille piastres de plus dans le Haut-Canada. Les frais d'entretien des aîlés d'aliénés sont aussi plus considérables; s'élevant à plus de \$300,000. D'un autre côté, l'administration de la justice absorbe dans la province de Québec \$150,000 de plus que dans la province d'Ontario.

Cette dernière différence provient du système même, qui, dans le Haut-Canada, laisse retomber sur les municipalités une large part du fardeau de ce service. C'est à cette matière que l'hon. M. Loranger faisait allusion dans son discours au banquet du Windsor.

Le cabinet de Québec pourrait appliquer ici le mode de répartition en vigueur dans Ontario pour l'entretien de la machine judiciaire. En ces temps difficiles, c'est le devoir de tous d'assister autant que possible le gouvernement dans ses efforts pour tirer la province de l'ornière. Les corporations municipales devront accepter leur part de fardeau, s'il devient nécessaire de les mettre à contribution. Elles sont présentement dans une position de beaucoup plus avantageuse que le gouvernement. D'un côté, elles laissent à celui-ci tout le poids de l'administration de la justice, et de l'autre elles s'attribuent la plus forte partie du revenu des licences. Il suffirait qu'elles consentent à un partage plus équitable des charges et des profits dans ces deux branches, pour que les embarras cessent et que le budget provincial soit remis en équilibre.

A. GÉLINAS.

## ADMINISTRATION DE LA JUSTICE

Jusqu'à ce que la commission qui doit étudier les réformes à faire dans l'administration de la justice ait commencé et fini ses travaux, pourquoi le barreau ne fait-il pas adopter quelques mesures provisoires dont la nécessité est si évidente? De la cour supérieure et de la cour de révision de Montréal il n'y a rien à dire depuis surtout que nous avons les services de l'hon. juge Sicotte, de Saint-Hyacinthe, et de quelques autres juges laborieux. Il est certain que les juges de ces deux cours font en général plus qu'on ne pourrait exiger d'eux pour donner satisfaction au barreau et aux avocats.

Le nombre de causes qu'ils entendent et décident démontre qu'ils font cinq ou six fois plus d'ouvrage qu'aucun autre juge des autres districts et au moins trois fois autant que les juges de la cour d'appel. Le fait est qu'on se demande comment ils peuvent trouver le temps nécessaire pour délibérer.

Sans doute, ils ne sont pas parfaits, on trouve les uns trop prompts, les autres

trop lents, celui-ci s'attache trop à la lettre et celui-là à l'esprit de la loi. Mais en somme il faut bien admettre que s'ils étaient payés en proportion de l'ouvrage qu'ils font, ils devraient avoir des salaires beaucoup plus élevés que les autres juges de la province de Québec.

C'est à la cour d'appel que le mal se fait le plus sentir en ce moment, que le remède est plus nécessaire. Cette cour menace de redevenir encombrée comme autrefois. Les causes les plus insignifiantes y languissent des mois. A Québec, où elle a trois fois moins de causes à juger qu'à Montréal, elle siège aussi longtemps que dans cette dernière ville. Est-il rien de plus absurde? Aussi, depuis un an, elle n'a entendu à chaque terme que le quart ou le tiers des causes inscrites.

Pourquoi le Conseil du Barreau ne demanderait-il pas aux honorables juges de cette cour d'examiner un certain nombre de dossiers ou de factums d'avance afin de pouvoir, à l'audition, disposer de plusieurs de ces causes ou du moins d'abréger de moitié les plaidoiries. Sans doute, le seul moyen de rendre ce tribunal efficace serait d'y ajouter un sixième juge, d'en laisser le quorum à cinq membres et d'y rendre les termes plus fréquents, mais si on ne peut obtenir le plus qu'on demande le moins. Les motifs de ceux qui demandent une commission sont sans doute excellents, mais cela va coûter beaucoup d'argent. Le gouvernement, les juges et le barreau réunis ne pourraient-ils pas au moins trouver le moyen de pourvoir aux besoins les plus pressants?

UN AVOCAT.

## FIN D'UNE GUERRE

Sir Garnet Wolseley est parvenu à capturer le chef Secochoni, qui tenait encore la campagne dans l'Afrique du Sud, depuis la prise de Cetawayo, et qui s'était cantonné dans la colonie du Transvaal. C'est le dernier acte de la guerre des Zoulous. Il paraît que cette phase suprême de la lutte a été marquée par des atrocités de la part des Anglais. Les journaux publient des détails affreux sur les derniers combats. La résistance des nègres a été héroïque. Il a fallu faire sauter, au moyen de la dynamite, les cavernes qui leur servaient de retranchements. Des centaines d'infortunés, hommes, femmes, enfants, périrent sous les décombres. Ce fut une boucherie horrible.

Il est bien malheureux que l'Angleterre soit dans la nécessité de faire de tels exemples pour maintenir son prestige et garder intact son empire colonial. La guerre du Zululand, comme celle de l'Abyssinie, comme celle de l'Afghanistan, n'avait d'autres motifs que ceux d'une politique fatale, aussi impérieuse dans ses exigences qu'implicable dans ses moyens. Au point de vue strictement anglais, cette politique est nationale, elle est patriotique, mais c'est un patriotisme bien égoïste et bien peu humain.

On ne peut s'empêcher de faire aussi cette remarque, que la Grande-Bretagne est beaucoup plus belliqueuse avec les peuplades africaines et asiatiques, peu expertes dans la guerre moderne, qu'avec les nations civilisées. Il ne lui coûte guère d'entreprendre ces luttes inégales, où elle est sûre d'avance de vaincre et où elle

trionphe sans gloire; mais elle y regarde à deux fois lorsqu'il s'agit de provoquer ou de rencontrer des ennemis sérieux, et le plus souvent elle préfère dans ces cas le mode des arbitrages, tout faux et ruineux qu'il soit parfois, aux règlements par le sort des armes. L'Angleterre n'a pas fait une seule guerre européenne, ni même américaine, depuis la guerre de Crimée. Elle n'a exercé ses soldats, pendant ces vingt-cinq ans, que sur les champs de bataille de l'Afrique ou de l'Asie. Dans le même temps, elle a eu trois ou quatre arbitrages, qui ont tourné à son désavantage—mais dont à la vérité, il nous sierait mal de nous plaindre, puisque dans deux de ces circonstances, l'affaire de l'Alabama et celle de l'île San Juan, l'arbitrage a peut-être épargné à la métropole deux conflits dans lequel les adversaires se seraient fatalement battus sur le dos des Canadiens.

Les guerres extra-européennes ont cette particularité qu'elles ne sont pas nécessairement soumises au droit des gens, les peuples qui ne font pas partie du concert européen étant considérés comme hors la loi sous ce rapport. Il en résulte des excès, sous forme de représailles ou sous prétexte d'exemples à donner, qui ne pourraient se produire dans les guerres de blancs à blancs parce qu'ils provoqueraient sûrement des manifestations de la part des voisins. Les accusations portées contre l'Angleterre au sujet de ses rapports avec ses sauvages ennemis sont sans doute exagérées, mais elles ont aussi du vrai, et sont propres, par conséquent, à nuire à la nation dans l'esprit du monde civilisé.

A. G.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 5 février 1880.

Pendant que le général Grant recommence ses interminables voyages, et que l'île de Cuba se remet de son tremblement de terre, New-York, qui prend de plus en plus au sérieux son titre de capitale de l'Amérique civilisée, cherche à s'étourdir dans un tourbillon de plaisirs mondains.

A l'heure où j'écris ces lignes, le monde élégant a je ne sais combien de bals masqués et de fêtes de charité qui lui offrent des divertissements.

Les cuisiniers français, qui ont toujours tenu à honneur de porter haut l'art de bien manger, et de rire encore mieux; ont voulu, cette année, épater les New-Yorkais par un de ces soupers mirabolants, où l'on voit défiler plus de plats de viande sur la table qu'il n'y a d'étoiles... sur le drapeau américain.

New-York, qui possède vingt mille Français, devait se ressentir de ce mélange... hilarant.

La gaité gauloise, mêlée au vin de champagne, lui a fait perdre la tête.

La lourdeur hollandaise, qui la caractérisait autrefois, a disparu, et l'on ne voit plus en elle aujourd'hui que la Folie agitant ses grelots.

\* \*

Si les vieux puritains qui ont fondé la Nouvelle-Angleterre sortaient de leurs tombeaux, je me demande s'ils verraient d'un bon œil les amusements de leurs neveux. Peut-être, après tout, que ces bonnes têtes blanches ne seraient pas aussi sévères

qu'on le pense ; car, rien ne prouve qu'au delà du tombeau on soit si triste. Malgré le raffinement de nos plaisirs, il est possible que nous leur paraissions très maussades.

L'homme est un être ennuyé et ennuyé, chacun sait cela ; et, pour échapper au poids de ses propres soucis, on le voit rechercher avidement les distractions qui sont à sa portée. Il s'est fait un idéal de ses désirs, et, pour y arriver, il fera l'impossible.

Ainsi, voilà trois new-yorkais qui sont partis pour la Californie il y a trente ans, MM. D. O. Mills, O'Brien, et le roi des crépus, Flood. Ces trois hommes aujourd'hui ont des millions pleins leurs coffres-forts ; ils sont tellement riches qu'ils pourraient, s'ils le voulaient, allumer chaque jour leurs cigares avec des greenbacks sans se ruiner.

Les esprits superficiels diront : « Voilà trois mortels bien heureux qui font leur paradis sur la terre ! » Cependant, ces rois de la finance s'ennuient à mourir. Je ne dis pas que les remords les étouffent ; je prétends seulement que les lingots d'or dont ils pourraient paver leurs salons leur troublent le cerveau.

Aussi, pour échapper à cette fièvre de l'or, ou plutôt pour s'y livrer tout à fait, on nous annonce que ces gentlemen et leurs familles viennent s'établir définitivement à New-York, afin de mener la vie à grandes guides et de s'amuser pour leur argent.

Où prétend de même que plusieurs banquiers de Boston se préparent aussi à venir s'installer ici, parce que la ville offre de grandes facilités à ceux qui ne savent comment dissiper leur fortune.

Si cela continue, la ville ne sera peuplée que de millionnaires ; on jettera l'argent par les fenêtres ; l'on ne verra que palais de marbre et carrosses dorés. Mais, comme la maison du pauvre fera tache au milieu de ce luxe insolent, on la démolira, et les chroniqueurs de mon espèce et bien d'autres seront obligés de déguerpir. Ah ! décidément, le progrès est une belle chose, et le dieu dollar nous prépare bien des surprises !

Quelques dialogues surpris au dernier bal masqué :

Un monsieur qui a un faux nez.—Oh madame ! quelle taille ravissante ! quel regard étincelant ! Malgré ce déguisement qui me cache tant de perfections, je suis sûr que que vous devez être épourdement joye !

La dame au domino rose.—Il ne faut pas vous fier aux apparences, monsieur.

Le monsieur.—Ne faites pas la coquette avec moi, madame ; pour un instant, levez votre masque, vous me rendrez bien heureux.

La dame.—Je le veux bien, mais vous même quitterez votre faux nez.

Le monsieur.—Voici, regardez.

La dame, stupéfaite.—Ciel ! mon gendre !

Le monsieur.—Grand Dieu ! ma belle-mère !

Autre scène du même genre.

Un arlequin.—Oh chère ange ! c'est ma bonne étoile qui m'a conduit près de vous ; il est écrit là-haut que vous devez faire mon bonheur !

Colombine.—Votre langage est très fleuri, mais ne prouve rien du tout ; tout le monde ici peut m'en dire autant.

Arlequin.—Quel preuve d'amour vous faut-il donc ? Voulez-vous ma vie, voulez-vous mon âme ? Oh ! pour un seul de vos regards j'escaladerais le ciel et j'irais vous chercher une couronne d'étoiles !

Colombine.—Vous me parlez d'étoiles, beau masque ; c'est bien imprudent à vous. Je suis femme ; c'est vous dire qu'un collier de diamants me plairait beaucoup mieux que tous les astres dont vous voulez me coiffer.

Arlequin.—Un collier de pierres ? n'est-ce que cela ? O divine enchantresse. Contentez votre désir : voilà un chèque de deux mille dollars. Mais ne me refusez pas plus longtemps de me montrer votre visage.

Colombine.—Mille fois merci, mon bel

arlequin, soyez heureux, admirez mon visage puisque vous y tenez absolument.

Arlequin.—Que vois-je ! ma femme !

Colombine.—En chair et en os. Ah ! monsieur, je vous y prends à me faire des traits.

Le mari, se jetant aux pieds de sa femme.—O Lucy, pardonne-moi, je t'achèterai aussi des boucles d'oreilles et un camée.

La femme.—C'est bon, je vous pardonne ; rentrons chez nous maintenant, le carnaval est fini.

Dernière plaisanterie à propos d'un marchand de fleurs médicinales.

—Je ne sais pas pourquoi, disait un pierrot, cet herboriste va si loin chercher des gneules-de-loup, lorsque, sans se déranger, il peut en voir une en se regardant dans sa glace.

ANTHONY RALPH.

## NOUVELLES ETRANGERES

Tristes nouvelles de l'Irlande. Trois cent mille personnes sont menacées de mourir de faim si on ne vient à leur secours promptement. Des milliers de familles ne font plus qu'un repas par jour—et quel repas ! Quelques patates sans pain ni viande !

Dans un mois, dans quinze jours, ce sera la famine avec toutes ses horreurs.

Dans plusieurs villes le peuple s'est assemblé, a marché en procession et a menacé d'avoir recours à la violence pour manger. Des appels sont faits à la charité du monde entier. En Angleterre, aux Etats-Unis, partout on organise des souscriptions. Le *Herald* de New-York ouvrait, la semaine dernière, une liste sur laquelle il s'inscrivait pour \$100,000. Tout le Canada ne pourra en faire autant, mais il veut au moins faire preuve de bonne volonté. Nous sommes bien pauvres nous-mêmes, et nous sommes surpris que la misère ne se manifeste pas d'une manière plus alarmante. Mais au moins nous ne mourons pas de faim et nous devons faire notre part dans cette œuvre de charité. Il est impossible qu'en plein dix-neuvième siècle, dans un temps où l'on parle tant de philanthropie et de charité, on laisse toute une nation mourir de faim. Ce serait un déshonneur pour l'humanité, un crime.

Aux cris déchirants qui s'élèvent de l'Irlande se joignent des bruits de guerre alarmants. De tous côtés on s'arme, on se prépare à la lutte. L'Europe devient une immense manufacture d'instruments de guerre, une gigantesque caserne. Il y a de la poudre dans l'air, on s'épie, on se guette, on est prêt à se sauter à la gorge. Ce n'est plus qu'une question de mois, de semaines peut-être. La Prusse aiguise ses griffes et veut profiter de son alliance avec l'Autriche pour satisfaire ses haines et ses convoitises. C'est à la Russie qu'elle paraît vouloir s'attaquer, mais de fait c'est la France qu'elle vise, cette pauvre France qui a pourtant bien assez de ses dissensions intestines. Une guerre étrangère serait probablement le signal d'une autre révolution.

Le ministère de Freycinet est battu en brèche par la presse révolutionnaire comme les ministères qui l'ont précédé et il tombera comme eux après un règne de quelques mois.

Gambetta lui-même serait débordé, dévancé, répudié au profit de Clémenceau, la nouvelle idole de la révolution.

Bismarck compte sans doute sur l'aide de la révolution pour écraser la France, comme il a compté sur la Commune.

Ne sachant quels prétextes inventer pour expliquer les armements de la Prusse, il fait proclamer par toutes les trompettes de la renommée, que c'est la France qui veut la guerre et prépare sa revanche.

L.-O. D.

Des chefs Maures sont arrivés à Madrid avec une pétition signée par plusieurs milliers de Maures, qui demandent d'être placés sous la protection de l'Espagne.

## ÉCHOS

On dit que l'hon. M. Royal, le nouveau député de Provencher, sera le moteur de l'adresse en réponse au discours du trône.

\* \*

La princesse Louise est arrivée d'Europe le 2 courant, après une absence de quatre mois. Le gouverneur-général est allé rencontrer sa royale épouse à Halifax. Leurs Excellences ont passé deux jours à Montréal, en se rendant à Ottawa, où ils présideront à l'ouverture de la session.

\* \*

La reine Victoria a ouvert en personne la session du parlement impérial, qui doit être la dernière de la Chambre actuelle. Quelques journaux prétendent que Sa Majesté a voulu témoigner ainsi de ses sympathies pour le cabinet tory et pour sa politique. Il y a près de vingt ans que la reine n'avait paru en personne au parlement.

\* \*

Les souverains d'Europe en sont arrivés à ne pouvoir paraître en public sans danger pour leurs jours. Les socialistes de toute dénomination, communistes, nihilistes, les guettent partout. Il y a quelques jours à peine, une tentative d'assassinat avait lieu à Madrid, sur le jeune roi d'Espagne et la reine Christine au lendemain de leur mariage. Les gardes d'honneur et les gardes du corps ont cessé d'être considérés comme superfluité d'apparat autour de la personne des rois, et leur rôle est devenu réellement sérieux et nécessaire.

On redoutait aussi un attentat contre la personne de la reine Victoria, à l'occasion de l'ouverture du parlement, et des précautions minutieuses avaient été prises par l'entourage de Sa Majesté.

\* \*

Le rapport du colonel Gzowski au sujet du pont du Côteau vient d'être publié. Ce rapport a été adopté par un ordre en conseil le 27 janvier. La substance de ce document est déjà connue, et les détails sont relativement de peu d'importance. Le fait principal, c'est que le colonel Gzowski condamne le projet d'un pont bas et tournant, mais admet la possibilité d'un pont à hautes arches. Dans une lettre qu'il vient d'écrire à ce propos à M. McGillivray, M. Braun, secrétaire du département des chemins de fer, dit que le gouvernement, s'appuyant sur les arguments de son ingénieur, rejette le plan d'un pont tournant, mais qu'il est disposé à permettre la construction d'un pont à hautes arches, dans certaines conditions.

\* \*

Deux horribles tragédies viennent de se passer dans le Haut-Canada, à huit jours d'intervalle. Dans une localité près d'Ottawa, une femme a tué son mari à coups de hache, au cours d'une violente querelle causée par l'abus des liqueurs. Dans un autre village, une famille entière, composée de cinq personnes, a été massacrée par une bande d'hommes masqués, au nombre d'une vingtaine, et les cadavres brûlés après le meurtre. C'était une famille de brigands et de malfaiteurs, paraît-il, et le crime était un acte d'affreuse vengeance, mais ce fait est bien mince comme circonstance atténuante. Les lynchings américains n'ont jamais poussé l'audace aussi loin, et cet épouvantable massacre, digne des mœurs sauvages, a jeté la consternation dans toute la province d'Ontario.

\* \*

Un journal rappelle que, depuis quarante-trois ans qu'elle règne, la reine Victoria ne s'est montrée en désaccord avec ses ministres que deux fois, la première lorsque sir Robert Peel voulut exiger le renvoi des dames d'honneur et contrôler lui-même la *domesticité* royale, la seconde lorsque lord Palmerston, étant ministre des affaires étrangères, prit sur lui, en 1852, de reconnaître le coup-d'Etat

de Napoléon III, sans l'aveu de Sa Majesté. Dans le premier cas, sir Robert Peel dut céder. Dans le second lord Palmerston se retira, mais ses collègues restèrent au gouvernement. Revenu au pouvoir, il put lui-même gouverner ensuite pendant plusieurs années sans être troublé par la reine, bien que celle-ci, comme toute la famille royale, ait toujours éprouvé pour lui une antipathie marquée.

\* \*

Le nouveau procès des Sauvages du lac des Deux-Montagnes, à Aylmer, s'est terminé comme les deux premiers, par le désaccord des jurés. Il est bien étrange, en vérité, que, dans un pays comme le nôtre, en face d'un crime aussi avéré et aussi monstrueux que celui de l'incendie de l'église du Lac, la justice ne puisse avoir son cours. Comment se fait-il qu'une preuve trouvée suffisante par les juges et par le public impartial, puisse paraître insuffisante à des hommes réputés eux-mêmes impartiaux ? Nous ne voulons pas juger les jurés, toutefois. C'est le système qu'il faut condamner. Il serait trop révoltant d'avoir à supposer que le fanatisme religieux soit parvenu à ce point, qu'il puisse se trouver parmi nous des hommes capables de vouloir protéger des criminels notoire, parce qu'ils appartiennent à une certaine croyance.

\* \*

Les dernières nouvelles de Saint-Petersbourg portent que le czar est atteint d'aliénation mentale. Cela devait fatalement finir ainsi. Le cerveau le mieux organisé n'eût pu tenir longtemps à un régime pareil. La peur de l'assassinat avait pris, chez l'infortuné monarque, le caractère d'une véritable manie, d'autant plus prononcée qu'elle était mieux motivée. Les menaces des nihilistes sont constamment suspendues au-dessus de sa tête comme la célèbre épée de Damoclès, qui n'a peut-être jamais existé. C'est à rendre fou.

Le télégraphe dit que la maladie n'est qu'intermittente, et qu'elle ne paraît pas devoir s'aggraver. On parle, cependant, de déposer le malheureux prince, qui eût mieux fait d'abdiquer lui-même avant ce jour, et de sacrifier l'empire à sa sécurité personnelle.

Le czar est à la veille de célébrer le 25<sup>e</sup> anniversaire de son avènement au trône, ayant succédé à son père, Nicolas, en 1855. Son oncle, Alexandre Ier, et son grand-père, Paul Ier, sont morts de mort violente, comme plusieurs de leurs prédécesseurs, du reste.

\* \*

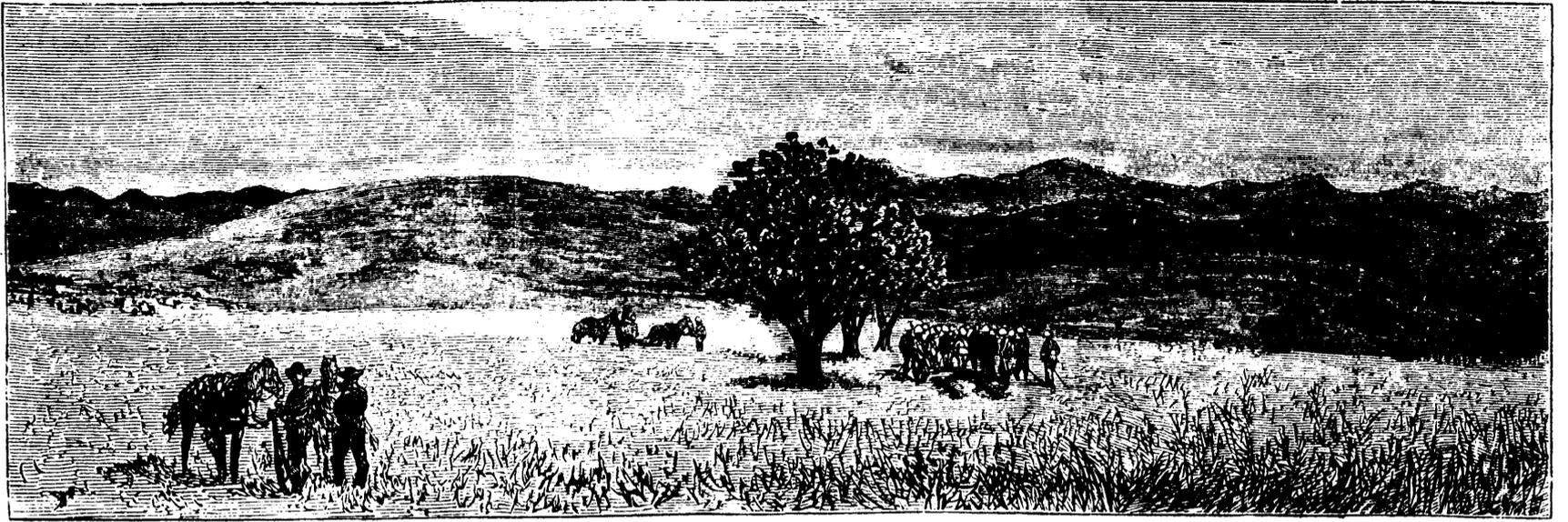
M. Tardivel, du *Canadien*, se donne parfois beaucoup de mal pour rien, dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'est imposée de réformer le langage et les mœurs de ses compatriotes. Il y a quelques jours, il dénonçait l'emploi du mot *écuyer* comme désignation sociale. Aujourd'hui, il s'en prend au mot *Orateur*, qu'il trouve absurde d'employer pour désigner le président de la Chambre des Communes. Malheureusement pour M. Tardivel, cette traduction du mot *speaker* est bel et bien consacrée par l'Académie.

Mais, dit notre excellent ami, cela n'a pas le sens commun d'appeler orateur celui des membres de la Chambre qui préside et le seul qui ne puisse prendre part aux débats. Pardon, cher M. Tardivel, mais vous vous méprenez sur la signification du mot *speaker*, qui n'est pas pris ici dans le sens de *debater*, de discuter (d'après lequel tous les membres de la Chambre seraient des orateurs,) mais dans le sens de *prolocutor* ; c'est-à-dire que le président est le seul qui soit autorisé à parler au nom de tous et celui par l'entremise de qui la Chambre s'adresse au souverain. C'est ainsi qu'il est le *prolocutor*, l'orateur, le *speaker* par excellence.

A. G.

## AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.



CHAMP DE BATAILLE DANS LA ZULULAND



LES DIFFÉRENTES PROVINCES SOUHAITANT LA BIENVENUE À LA PRINCESSE LOUISE

## ÇA ET LÀ

Nous avons fait erreur en disant que la pièce de poésie de M. Blanchemin publiée dans notre dernier numéro, avait été dédiée à M. Fréchette.

\* \*

On dit que M. Fréchette prépare en ce moment un grand drame historique.

Des mauvaises langues ajoutent que l'hon. M. Marchand fera bientôt jouer à Saint-Jean une spirituelle comédie *en vers* ! Pourquoi pas ? De la politique à la comédie la transition n'est pas si grande.

\* \*

Le *Constitutionnel*, parlant de la publication dans les journaux d'un avis par lequel quelqu'un annonce qu'il demandera, à la prochaine session de la Chambre locale, d'exercer la profession d'avocat, sans avoir fait de cléricature, proteste contre l'établissement d'un précédent qui serait fatal à la profession.

\* \*

Nos remerciements à M. Tardivel pour l'envoi de sa brochure contenant la lecture qu'il vient de faire à Québec sur les mauvais traitements dont la langue française est victime parmi nous. Quoique les rédacteurs du *Canadien* ne nous aient jamais dit que des choses désagréables, nous reconnaissons que M. Tardivel est un de ceux qui travaillent avec le plus de succès en ce moment, à épurer notre langage, à la délivrer des mauvaises herbes qui y croissent.

\* \*

Nous accusons réception de deux romances qui sont déjà en grande vogue dans les salons, intitulées : *Vieillard et Souvenirs* et *La fleur du poète*. Les paroles sont dues à la plume de M. Aurèle Barthe, et la musique est de M. Ernest Lavigne, déjà si avantageusement connu comme compositeur. Nos meilleurs remerciements à qui de droit pour cet envoi.

L'une de ces chansons, *La Fleur du poète*, est dédiée avec permission à S. A. R. la princesse Louise. Elles ont été traduites en anglais par M. Jean Lespérance, rédacteur en chef du *Canadien Illustrated News*. Elles doivent être chantées au prochain concert qui sera donné à Montréal par Mme Jehin Prume.

On peut se procurer ces deux morceaux de musique pour la modique somme de 35 centimes.

## DRAME HORRIBLE

Depuis plusieurs années, le township de Lucan, dans la province d'Ontario, a été, à différentes reprises, le théâtre d'événements qui mettaient toute la population en émoi. Tantôt c'était un incendie qui causait de grands dégâts, tantôt un cultivateur trouvait le matin ses chevaux estropiés, quelques personnes ont été même en butte à des tentatives d'assassinat, et soit à tort ou à raison, on accusait une famille du nom de Donnelly d'être l'auteur de tous ces crimes.

James Donnelly et sa femme émigrèrent au Canada il y a une quarantaine d'années et vinrent s'établir sur un lot de terre d'une étendue de cinquante acres, à Biddulph, dans le comté de Huron. Un peu plus tard, Donnelly prit possession d'un autre lot de terre dans le même township, mais après un long procès avec la compagnie *The Canada Land Company*, il fut obligé de déguerpir, et subéquemment, M. James Carswell devint le propriétaire de ce lot de terre. Un jour, après les moissons, les granges de M. Carswell avec tout ce qu'elles renfermaient furent détruites par le feu. Un peu plus tard, ses chevaux furent éventrés et la famille Donnelly fut soupçonnée d'être l'auteur de ces crimes, mais les preuves n'étaient pas suffisantes pour les traduire devant les tribunaux. Depuis une dizaine d'années, on était sûr d'avance de voir, à chaque

bre de la famille Donnelly au banc des criminels.

Cette famille se composait de sept garçons et d'une fille. Deux des fils, Michael et James, sont morts ; le premier a été tué l'année dernière à Waterford à la suite d'une querelle, et l'autre a été tué, dit-on, en essayant de s'échapper des mains d'un constable qui l'avait arrêté. Robert, un de leurs frères, vient de sortir du pénitencier où il a été détenu pendant quelque temps pour avoir tenté d'assassiner le constable Everett. William a été condamné à neuf mois de prison pour avoir commis un assaut sur la personne du constable Reid pendant que celui-ci était dans l'exercice de ses fonctions, mais il a été remis en liberté avant l'expiration de son terme d'emprisonnement parce qu'il était malade. John, Thomas et James furent arrêtés en 1876 pour vol et autres délits et admis à caution. Ils réussirent, à force d'intrigues, à faire éloigner les témoins de la Couronne et leurs crimes restèrent impunis.

Il y a déjà plusieurs années le chef de la famille a été envoyé au pénitencier pour avoir assassiné un de ses voisins du nom de Ryder. Il avait été condamné à être pendu, mais sa sentence fut commuée par le gouverneur général. On n'en finirait pas s'il fallait énumérer tous les crimes dont cette famille, qui était la terreur du voisinage, a été accusée.

Pendant la nuit du 15 de janvier, la maison de M. Ryder fut détruite par le feu de foud en comble et James Donnelly, père, et sa femme, que l'on soupçonnait d'être les incendiaires, furent arrêtés. L'enquête devait se terminer le lendemain, mais quelle ne fut pas l'horreur des habitants de cet endroit en apprenant que la famille Donnelly avait été assassinée pendant la nuit par une bande d'hommes masqués. Un jeune garçon d'une dizaine d'années, qui avait passé la nuit chez Donnelly, a échappé au massacre en se cachant sous un lit lorsque les assassins sont entrés.

Pendant la même nuit, une autre bande d'homme d'hommes masqués se sont rendus à la maison de William Donnelly, situé à trois milles de celle de son père et ont frappé à la porte. John, le frère de William, alla ouvrir et tomba sur le seuil, frappé de deux balles. William se leva à la hâte, mais les meurtriers avaient disparu.

Voici les noms des victimes de cette horrible tragédie : James Donnelly et sa femme, John, Thomas et Bridget Donnelly. Une vingtaine d'individus ont été arrêtés.

## LA CARRIÈRE DE MARÉCHAL

Quelques détails sur la vie de ce fameux voleur seront probablement lus avec intérêt.

Né en Belgique, Maréchal émigra au Canada vers 1870.

En arrivant à Montréal, il loua une maison sur la rue Laguchetière, près de la rue Amherst et quelques jours plus tard le vol audacieux commis chez Lazarus, venait jeter l'émoi dans la ville. On se rappelle que des bijoux évalués à \$20,000 furent enlevés de ce magasin.

Quelques jours après, une femme à laquelle il s'était lié le denonga. Arrêté dans une maison de la rue Beaudry, on trouva sur sa personne une valeur de \$10,000 en bijoux de toutes sortes. En 1876, il fut traduit devant les assises criminelles et condamné à trois ans de pénitencier.

Pendant son séjour dans cette institution il inventa une serrure au moyen de laquelle toutes les cellules des prisonniers pouvaient être ouvertes simultanément. Le gouvernement acheta plus tard cette serrure extraordinaire.

Le mécanisme permettait de n'ouvrir en même temps qu'une partie des cachots si la chose était nécessaire.

Par sa bonne conduite et les services qu'il rendit à l'institution, il obtint que sa peine fut réduite de six mois.

Pendant, à peine fut-il de nouveau

en liberté, que les vols commencèrent à se multiplier avec une rapidité effrayante. Le plus important fut celui commis chez M. Black et Cie., d'où l'on enleva pour environ \$30,000 de marchandises.

Maréchal, soupçonné de ce dernier crime fut arrêté, ainsi que trois autres individus nommés Sutherland, McKay et Price qui attendent actuellement leur procès qui aura lieu dans le mois de mars.

Les autorités incapables d'élucider leurs preuves remirent Maréchal en liberté sur son propre cautionnement. Les agents de police avaient reçu instruction de le surveiller sans cesse pour essayer de découvrir ainsi l'endroit où les soies olées avaient été cachées. Mais au bout d'une semaine il disparut sans laisser aucune trace. Ce n'est que la semaine dernière que le grand connétable Bissonnette le découvrit dans les ateliers de la Compagnie du Vermont Central à St. Albans, où il était connu sous le pseudonyme de Knulz.

Lors de son arrestation, des lettres que l'on trouva sur lui permirent à la police de retrouver en grande partie les marchandises volées. Les autorités ayant été incapables de le décider à retourner au Canada, il fut remis entre les mains de la police américaine, car il s'était vanté, paraît-il, de s'être évadé du pénitencier de Sing-Sing. Tandis qu'on le conduisait à cet établissement, il essaya de s'enfuir, mais son gardien lui logea deux balles dans la tête. Conduit au pénitencier, il est maintenant entre la vie et la mort.

Outre les trois prisonniers dont nous avons parlé plus haut, une dame Murray a été arrêtée comme complice dans le vol de S. Lewis Black et Cie. Les lettres trouvées sur la personne de Maréchal, portaient toutes la signature de cette femme.

On a beaucoup plaisanté sur les prétendues maladies du prince de Bismarck, qui sait toujours à propos gagner une attaque de rhumatisme ou une fluxion, lorsqu'il s'agit de dissimuler son avis sur une question brûlante ou de se soustraire à une visite importune. Il paraît, cependant, que son état de santé actuel n'est nullement rassurant. Non-seulement le prince n'a pu se rendre à Berlin, ainsi qu'il l'avait annoncé, mais la princesse, sa femme, a quitté la capitale pour aller retrouver son mari. Le *Berliner Tageblatt* donne sur la maladie de M. de Bismarck les détails suivants :

Le système nerveux du prince est tellement ébranlé, que les médecins ont dû employer des spécifiques pour lui procurer du sommeil et du repos. En outre, le rhumatisme est encore si violent, que les médicaments internes et externes les plus énergiques ont dû et doivent encore être employés.

A cela se joignent des soucis paternels, car le fils cadet, le comte Guillaume, est presque aussi malade que son père. Par suite des fatigues supportées pendant la guerre, il souffre de rhumatismes articulaires au point que dernièrement, il a dû être porté de voiture au wagon de chemin de fer, et que son frère aîné, le comte Herbert, a dû l'accompagner pour lui servir de garde-malade.

Le prince se traite par tous les médicaments possibles, allopathiques et homœopathiques, ce qui n'est pas précisément de nature à améliorer son état.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Sainte-Catherine.

Toutes les Pelleteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

## LE NIHILISME EN RUSSIE

Dans la nuit du mois d'avril 1876, on apporta à l'hôpital d'Olessa un homme qu'on avait trouvé étendu près de la gare aux marchandises, la tête fracassée et inondé d'un liquide corrosif. L'inconnu n'avait pas perdu connaissance, mais ne parlait qu'avec difficulté à cause des brûlures qui avaient corrodé profondément la gorge et la bouche. Il déclara se nommer Nicolas Gorinovich, bourgeois honoraire de Kieff. Sa tête, son visage et le haut de son corps étaient noircis et parcheminés par suite de l'action de l'acide sulfurique répandu sur lui. La police s'émut, les recherches commencèrent. Sur la place où l'on avait relevé le blessé fut retrouvé le lendemain matin un écriteau portant les mots : " Tel est le sort d'un espion."

Le blessé, dont l'aspect n'avait conservé presque rien d'humain, survécut à ses horribles blessures. Ses dépositions ont servi de base au procès qui s'est jugé récemment devant la cour martiale d'Olessa et qui a eu pour dénouement tragique trois exécutions que nous avons rapportées. Le récit de Gorinovich jette un certain jour sur les agissements du parti révolutionnaire russe. On voit que les grandes villes ont chacune une " commune," un comité secret organisé communiquant avec les comités des autres villes. Certains membres d'une commune font également partie de la commune d'une autre ville, mais sous des noms supposés. Tous ces hommes, ainsi que certaines femmes qui appartiennent au même groupe révolutionnaire, ne sortent qu'armés de revolvers. Ils correspondent entre eux à l'aide d'un langage convenu et d'une écriture chiffrée ; ils ont des mots d'ordre au moyen desquels il se font reconnaître de leurs affiliés, et reçoivent des sommes d'argent à des époques déterminées, ce que l'un d'eux a appelé des " gages." On voit, d'après la déposition de Gorinovich, que ce parti le soupçonnait d'avoir livré le nom de quelques-uns d'entre eux à la justice, et l'avait attiré dans un guet-apens pour l'assassiner. Le malheureux a voyagé à côté de la fièle d'acide sans se douter qu'elle était destinée à son supplice !

## L'IMPÉRATRICE À COMPIÈGNE

Un écrivain français, parlant des fêtes brillantes qui avaient lieu sous l'empire à Compiègne et duraient plusieurs jours, dit :

Tous les jours, à cinq heures, avait lieu ce que l'on appelait le *Thé de l'Impératrice*, réception intime dans les appartements particuliers de Sa Majesté. La plupart des invités y paraissaient à tour de rôle. Toutefois, ces réceptions étaient principalement réservées aux littérateurs, aux savants, qui, dans ce milieu mondain, plein de coteries et souvent exclusif, auraient pu se trouver parfois isolés. N'était-ce pas leur offrir une occasion qu'ils appréciaient fort, de faire briller leur esprit, leur savoir et leur tact. L'impératrice se complaisait dans ces joies d'intelligence. Avec une grâce exquise et une bonne volonté devant laquelle ses adversaires les plus spirituels s'inclinaient, elle s'étudiait tant bien que mal à faire briller ses hôtes en les amenant chacun sur leur terrain favori. La souveraine trouvait un tel attrait dans ces tournois, qu'elle en oubliait l'heure, et que souvent sa demoiselle d'honneur en était réduite à lui adresser, pendant qu'elle savourait les récits d'Edmond About ou de Prosper Mérimée, les amusantes disertations de M. Lachaud et les captivantes théories de M. de Lesseps, des signes respectueusement désespérés. Il fallait, en effet, faire comprendre à l'auguste Présidente que l'heure de la toilette du soir était sonnée depuis longtemps. C'était toujours à regret que devant ces injonctions répétées, elle coupait court à ces entraînantés causeries, fort différentes des racontars, des banalités de cour et des plaisanteries plus ou moins délicates de certains familiers de la maison.

La toilette du soir était une importante affaire. Dans les salons de Compiègne, en effet, se préparaient les modes de l'hiver ; c'est là que les célèbres couturières lançaient leurs créations favorites. Ce fut durant ces années brillantes, il faut malheureusement l'avouer, comme un délire, une orgie de luxe et d'outrance dans les toilettes féminines. Combien de ruines, hélas ! que de troubles irréparables dans les ménages survenus à la suite d'une invitation à Compiègne. — Certains nobles étrangers nous furent particulièrement fatals, et il est inutile de prononcer des noms. Afin de réfréner ces tendances, l'impératrice s'étudia, mais un peu tard, dans les dernières années, à donner elle-même l'exemple de la simplicité.

**ACTES DE GÉNÉROSITÉ DE LOUIS PHILIPPE**

Le premier de nos souverains constitutionnels par sa date est aussi le plus imposant par le profond respect que commande la grande infortune à laquelle il se rattache. Au moment même où il allait monter sur le trône pour épargner à la France les malheurs qui devaient fondre sur elle dix-huit ans plus tard, le duc d'Orléans apprit par un message signé du roi Charles X que ce prince avait besoin de six cent mille francs en or et que le porteur devait faire en sorte de les lui rapporter. (Ce sont à peu près les termes de ce message précis et laconique.) Le duc d'Orléans répondit au général envoyé par le roi Charles X, que la somme qu'il venait chercher allait être mise à sa disposition. Il écrivit sur le champ au baron Louis, ministre des finances, pour l'inviter à remettre au général... 600,000 frs. en or, destinés au roi Charles X.

— Je couvrirai, ajoutait-il, le trésor public de cette avance. Les 600,000 francs furent remis en effet le jour même entre les mains du général, qui put repartir aussitôt annoncer au roi qui s'éloignait le succès de sa mission.

En 1831, presque une année jour pour jour, après la première preuve de la sollicitude empressée du roi Louis-Philippe pour les intérêts du roi Charles X, sa sympathie fut éveillée de nouveau par la lecture d'un journal anglais. Ce journal annonçait qu'un warrant avait été rendu en Ecosse contre le roi Charles X ; une portion de ses effets était déjà saisie et sa liberté même était mise en péril. Un de ses créanciers de la première émigration, M. de Pfaffenhoffen, après avoir vainement fatigué de ses réclamations les Chambres françaises pendant de longues années, poursuivait maintenant son royal débiteur jusque sur le sol étranger. Il s'armait à la fois de toute la rigueur des lois de la France et de l'Angleterre. Profondément ému de ces poursuites qu'il avait ignorées et des conséquences qui en pouvaient résulter, Louis-Philippe manda immédiatement son trésorier, M. Jamet. Il lui donna l'ordre de rechercher sans perdre un seul instant M. de Pfaffenhoffen et de traiter à tout prix avec lui. Deux conditions étaient imposées au négociateur : une promptitude qui ne ménagât rien pour le succès et le secret le plus absolu. Peu de jours après, grâce aux soins du trésorier de la couronne et par les bons offices de M. Casimir Périer, dont l'intervention se cacha sous le nom d'un ami, M. Edouard Arnold, la volonté du roi était accomplie. Au moyen du paiement immédiat d'une somme de 100,000 francs et de la constitution d'une rente annuelle et viagère d'une somme de 10,000 francs, payable de trois mois en trois mois et par avance, le comte de Pfaffenhoffen renouça au bénéfice du jugement qu'il avait obtenu en Ecosse contre le roi Charles X. Ainsi le créancier impitoyable fut désintéressé sans même que l'auguste débiteur pût connaître la main qui écartait l'inquiétude de sa retraite et les périls de sa personne.

**LES BONAPARTES ET LOUIS PHILIPPE**

Il faut aussi montrer la famille de l'empereur Napoléon protégée, tantôt contre les douleurs de l'exil par l'autorisation donnée à plusieurs de ses membres de revoir la France, tantôt contre elle-même par un généreux pardon comme à l'époque de la tentative de Strasbourg, tantôt enfin contre les embarras d'une position malheureuse, comme en 1847 et 1848, au moment où les ministres avaient reçu du roi l'ordre de demander aux Chambres un crédit annuel de 150,000 francs pour constituer au profit du prince Jérôme, l'ancien roi de Westphalie, une pension réversible en partie sur son fils, Jérôme-Napoléon. Il y a plus : la munificence personnelle du roi avait déjà protégé un autre Bonaparte. Le sacrifice d'argent ne fut pas considérable sans doute ; il y eut du moins, par la pensée qui l'inspirait, une véritable grandeur.

Un membre de la famille de l'empereur, jeune encore, éloigné des siens et voyageant en Belgique, était pressé par des créanciers exigeants, et sur le point d'être mis en prison pour dettes. Il out la pensée de faire connaître au roi Louis-Philippe les embarras d'une position qui s'aggravait chaque jour, et bientôt la cassette royale sauva la liberté du neveu de l'empereur.

Ainsi, par un privilège unique peut-être dans l'histoire, la providence faisait du roi Louis-Philippe le protecteur des familles princières au nom desquelles d'implacables factions s'efforçaient incessamment de la perdre dans l'opinion du pays.

Le cœur du roi n'était pas seulement ému par le spectacle des grandes infortunes politiques ; les souffrances du peuple attiraient surtout sa sympathie et occupaient sans cesse sa pensée. Dès 1830, pendant que ses ministres proposaient par son ordre aux Chambres des mesures destinées à rendre sécurités au commerce, le mouvement aux affaires et le travail aux ouvriers, Louis-Philippe donnant l'exemple établissait de vastes chantiers de travail et de charité dans ses domaines privés ou dans les domaines de la couronne. Sa main surtout s'ouvrait largement pour secourir toutes les misères populaires, que la cherté des subsistances rendait plus cruelles encore.

Pendant l'hiver de 1830 à 1831, une somme de deux millions fut consacrée par lui à des distributions de pain, de soupe, de viande, de vêtements, de literie et de secours en argent à la population indigente de Paris et des départements. Ah ! si cette charité, systématiquement développée dans une simplicité discrète, mérité jamais que quelques critiques viennent se mêler aux louanges de l'histoire, c'est pour n'avoir pas souvent fait une part plus large à la publicité que lui conseillait la politique. Dans ses bonnes œuvres comme en toutes choses d'ailleurs, Louis-Philippe réprouvait le charlatanisme ; le secret lui paraissait le plus indispensable auxiliaire de la charité royale.

**BENJAMIN CONSTANT**

Dans la première crise de la révolution le roi consacra plus de 1,200,000 francs à réparer des ruines honorables, à soutenir certaines existences menacées.

Parmi ses obligations de cette époque, nous pouvons, sans inconvénient aujourd'hui, citer en première ligne Benjamin Constant. Il voyait arriver à la fois les infirmités de la vieillesse et les angoisses d'une pauvreté qu'il n'avait pas prévue. La liberté de ce brillant esprit pouvait y périr. Le secret de ses embarras fut mal gardé pour le roi, qui envoya immédiatement au grand publiciste un bon de 200,000 francs sur sa cassette.

Deux autres noms bien connus figurent encore parmi ceux des capitalistes ou des négociants qui durent à Louis-Philippe de ne pas subir les rigoureuses conséquences d'un naufrage commercial.

**PAS DE TRÊVE**

Pendant que, à cette époque de l'année, le commerce est partout sans vigueur, et que les marchands en général s'occupent d'inventaires et de règlements de comptes, la maison DUPUIS FRÈRES est encombrée d'une foule toujours renaissante qui va y examiner le magnifique stock de banqueroute de Messieurs Jolicœur et frères que cette maison vient d'acheter à 50 par 100 de moi si que ce qu'il a coûté à ses premiers propriétaires.

Messieurs Jolicœur et frères n'ayant ouvert leur magasin sur la rue Sainte-Catherine qu'au printemps dernier, il est facile de voir que les marchandises provenant de leur banqueroute sont encore toutes fraîches.

La maison DUPUIS FRÈRES se trouvant par cette dernière transaction avec un fort excédant sur les besoins de son assortiment, elle sera forcée de laisser partir ces marchandises à des prix insignifiants afin de faire place pour l'importation du printemps.

La liste de quelques-unes de ces marchandises indiquant les prix primitifs et les prix réduits, est maintenant en distribution dans toute la ville.

Lecteurs, ne perdez pas de si rares avantages. Allez sans retard faire vos achats chez

**DUPUIS FRÈRES,**

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.

**UN NOUVEAU GILLIATT**

Le Times publie le récit de la lutte qu'a eu à soutenir un nouveau Gilliatt, M. Smale, plongeur du gouvernement anglais, avec une pieuvre, au fond de la Moyné, à Belfast (Irlande) :

Ayant fourré mon bras dans une excavation, je le sentis retenu par quelque chose ; mais l'eau étant encore chargée de vase, je restai, pendant quelques minutes sans pouvoir rien distinguer. Lorsque je pus y voir un peu clair, je m'aperçus avec horreur que le tentacule d'un gros poulpe était enroulé autour de mon bras, comme un boa constrictor. En ce moment, il appliqua quelques-uns de ses suçoirs sur le dos de ma main, ce qui me fit éprouver une sensation très douloureuse. Je sentis une douleur comme si on me brisait la main, et plus j'essayais de la retirer et plus la souffrance augmentait.

J'eus les plus grandes difficultés à conserver pied, parce que l'air introduit dans l'intérieur de mon appareil l'avait gonflé et allégé. Si j'avais perdu pied, j'étais perdu, car je n'aurais pas tardé à m'évanouir. Si d'un autre côté, je donnais le signal de me remonter, le monstre aurait tenu bon, lui aussi, et je courrais le risque de me faire arracher le bras.

J'avais un marteau sur moi, mais je ne pouvais pas le prendre avec ma main restée libre, pour m'en servir contre le poulpe. A environ cinq pieds de l'endroit où j'étais, il y avait une barre de fer que je réussis à faire venir avec mon pied, à portée de ma main gauche, et je m'en saisis.

C'est alors que commença le combat. Je frappais à tour de bras, mais plus je frappais et plus le monstre me serrait, si bien que mon bras en était engourdi. Je continuai à frapper, et je sentis à la fin que l'étreinte se relâchait, mais je n'en fus quitte qu'après avoir déchiré en plusieurs tronçons le tentacule qui me retenait captif. La bête lâcha aussi alors le rocher auquel elle était fixée, et je m'en emparai.

J'étais complètement épuisé, étant resté dans cette situation plus de vingt minutes. Je remontai avec l'animal, ou plutôt avec une partie de l'animal. Il mesurait huit pieds de diamètre, et je suis convaincu qu'il aurait pu reteuir ainsi cinq ou six hommes.

L'un des événements les plus considérables, le plus considérable peut être de l'année qui vient de s'écouler, a été la mort, si prématurée et si tragique, de l'infortuné prince Impérial. Les vers que M. Stéphen Liégard publie dans le Pays, sous ce titre : le Petit Prince, à la mémoire de cet enfant dont la vie si courte fut si douloureuse, seront lus avec émotion par ceux mêmes qui placent leurs espérances ailleurs que dans le retour de l'Empire.

Les deux premières strophes particulièrement doivent être citées.

Nous dont le cœur brisé se crut un jour pro-  
[phète,  
Nous qui sondons l'abîme ayant touché le faite,  
Nous qui vîmes, à l'heure où fleurit le chemin,  
Passer dans un rayon l'impérial rince blonde,  
Nous qui t'avons chanté, quand tu parus au  
[monde,  
Un rameau vert dans chaque main (1) :

Pouvions-nous présager, noble enfant, qu'un  
[Dieu sombre  
De ton front lumineux dut sitôt faire une ombre,  
Que le cédre promis périrait arbusseau,  
Que sous les plus flottants du rideau de dentelle  
La violette allait, changée en immortelle,  
Païler de tombe à ce berceau ?

Le rapprochement de Sainte-Hélène et du Zululand, et cette étrange fatalité de l'Angleterre à l'égard des Napoléons, ne pouvaient échapper au poète.

Là-bas, du fond des flots, seule en l'humide  
[plaine,  
N'apercevais-tu pas se dresser Sainte-Hélène ?  
L'écru écueil brillait-il plus que les panthéons,  
Ou si l'oubli te vint que le sol d'Angleterre  
Sert, depuis soixante ans, funèbre et solitaire,  
De sépulcre aux Napoléons ?

Spectres vains !... en avant ! la France aime  
[les braves ;  
D'où gronde le péril, tu l'entends, tu le braves ;  
A toi le laurier d'or du soldat triomphant !

Dût la foudre en éclats broyer une chimère.  
La marâtre cité qui fut julia ta mère  
Saura ce que valait l'enfant.

Comme le dit M. Paul de Casagnac dans une ardente introduction aux vers du poète, M. Stéphen Liégard " fut l'hôte fêté des réceptions joyeuses ; fi lèle comme jadis, il vient aujourd'hui au funèbre rendez-vous." De pareils dévouements dominent toute querelle et s'imposent au respect.

ADOLPHE RACOT.

(1) Né le dimanche des Rameaux 1853. Napoléon IV a succombé le dimanche de la Pentecôte 1879.

**UNE HISTOIRE DE POULE**

Voici une histoire qui nous arrive de la Floride et que nous recevons du Herald de Palatka, qui la raconte ainsi :

" Nous tenons le fait suivant d'un homme qui ne sait pas mentir ; sans cela, nous ne la publierions pas dans notre journal où aucun mensonge n'a jamais trouvé place. Dernièrement, le colonel St. George Rogers, d'Ocala, avait une vieille poule qui couvait six œufs dans son verger d'orange. Comme toute bonne couveuse, elle ne quittait ses œufs que pour prendre un peu de nourriture. Un jour, en revenant à son nid, après une de ses courtes absences, elle y trouva un serpent qui avait avalé trois de ses œufs et qui, malheureusement pour lui, avait négligé de s'éloigner après la perpétration de son crime. La poule n'hésita pas un instant ; elle se jeta sur lui et l'attaqua avec tant de furie qu'elle le força à battre en retraite.

" Les coups de bec et d'ergot ne cessèrent de pleuvoir sur le malheureux serpent que lorsqu'il fut rentré dans les broussailles d'où il était sorti. Son ennemi vaincu, la couveuse se remit sur les trois œufs qui lui restaient et qui lui donnèrent trois poussins. Vers le temps de l'éclosion de ces trois œufs, un domestique du colonel Saint-Georges, passant dans l'endroit où s'était terminée la lutte de la poule et du serpent, entendit des cris de poussins dans un buisson. En détournant quelques branches, il aperçut trois poussins et près d'eux un gros serpent mort, ayant un trou au milieu du corps. Les trois poussins provenaient des trois œufs que le serpent avait avalés ; ils étaient éclos dans son ventre, et s'étaient frayé un passage à coup de bec."

Les indiens Comanches ont commis des actes de brigandage effréné, dans les environs des Sept-Rivières (Seven Rivers), E.-U. Ils inspirent les plus vives craintes.

**Mères ! Mères ! Mères ! !**

Etes-vous troublées dans votre repos, la nuit, par les cris de votre enfant en proie aux douleurs de la dentition ? Si tel est le cas, achetez sans délai une fiole de SIROP CALMANT DE MADAME WINSLOW. Ce sirop soulagera immédiatement le pauvre petit malade, soyez en certaines : il n'y a pas à le nier. De toutes les mères qui ont pu en faire l'épreuve sur leurs enfants, il n'y en a pas une qui ne vous dise que ce sirop leur rend, la les intestins, leur donne le soulagement et la santé, et procure le repos à la mère. Il agit d'une manière magique. Il est d'un emploi très sûr dans tous les cas et agréable à prendre ; c'est la prescription d'une des plus anciennes et célèbres femmes-médecines et nourrices des États-Unis. Chaque fiole est accompagnée de directions complètes. Aucun n'est véritable sans la signature de CURRIE et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les marchands de médicaments. Prix : 25 la fiole. — 1869 : vous des imitations.

**La Panacée Domestique de Brown**

Est la destructrice des maladies les plus effroyables dans le monde. Elle ravivra le plus sûrement le sang, qu'elle soit appliquée d'une manière interne ou externe, et par là apaisera la douleur d'une manière plus certaine que tout autre calmant, que cette douleur soit chronique ou aiguë. La force de ce remède est garantie double de celle de toute autre préparation semblable.

La Panacée guérit les douleurs du côté, du dos ou des intestins, les maux de gorge, le rhumatisme, le mal de dents et toutes les douleurs. C'est le grand calmant de la douleur. " La Panacée Domestique de Brown " devrait se trouver dans toutes les familles. Une bouteille de la Panacée dans un verre d'eau chaude (curé si on le préfère), prise au moment de se coucher, fera disparaître le rhume. 25 cents la bouteille.

**Bien des maladies**

Qui, surtout chez les enfants, sont attribués à d'autres causes, sont combattus par les vers. Le Confit Van-der-Burg de Brown, ou les Pastilles pour les Vers, tout en étant d'une grande efficacité pour les vers, ne peuvent altérer la constitution de l'enfant le plus délicat. Cette élimination intestinale a été exprimée avec le plus grand succès par les médecins, et reconnue comme absolument sûre pour la destruction des vers, qui font tant de ravages chez les enfants. 25 cents la boîte.



LES INVITÉS SE RENDANT A LONGUEUIL



VIENS PRENDRE UN VERRE A LA SANTÉ DE LA REINE



ARRETEZ ! ARRETEZ ! J'AI MANQUÉ MON COUP



LE PRÉSIDENT COURSOL PROPOSANT UN TOAST A LA REINE



DÉCORATIONS DE LA LOCOMOTIVE



LES PHOTOGRAPHES A L'ŒUVRE



QUINZE MINUTES POUR SE RÉCHAUFFER

LE CHEMIN DE FER SUR LA GLACE



CHASSE AU CERF

LE RETOUR DE CREMAZIE

Dors ! nous t'irons chercher !
VICTOR HUGO.
Mars 1879.

Un frisson de douleur, traversant l'Atlantique,
Plus prompt que l'ouragan aux sinistres clameurs
A couru jusqu'à nous, sur le fil électrique,
A fait ployer le front de la patrie en pleurs.

Un immense sanglot, que chaque écho répète,
Part des cœurs où jamais la pitié ne s'endort.
Le Canada français a perdu son poète :
L'illustre Crémazie est mort.

Il est mort, sans revoir la patrie adorée,
Sans refouler le sol où dorment les aïeux,
Sans presser dans ses bras une mère éplorée,
Sans avoir un ami pour lui fermer les yeux.

Oh ! comme il a souffert, ce pauvre Crémazie !
Comme il a tristement et longtemps expié...
On eût dit que le sort avait pris fantaisie
A mordre le supplicé.

Autrefois, enivré d'amour et d'espérance,
Au bord du Saint-Laurent aux vagues de cristal,
Il chantait les héros de la Nouvelle-France,
Les grandioses aspects de son pays natal.

Il buvait à longs flots le vin de la jeunesse,
Il se laissait bercer par maints rêves dorés,
Et la foule ravie applaudissait sans cesse,
Ses chants sublimes et sacrés.

Mais la nécessité, qui fait tant de victimes,
Hélas ! pour des amis lui fit tout oublier :
Comme un aigle blessé, des plus superbes cimes
Le malheureux roula jusqu'au fond du borborygme.

Ceux qui l'avaient poussé sur la pente du vice
Pouvaient encor sauver notre poète aimé :
Ils ne voulurent pas affronter la justice,
Et bientôt tout fut consommé.

Un cri de désespoir s'éleva de la rive,
Quand cet astre glissa de notre firmament.
La tourmente emporta sa barque à la deriva,
La ballota longtemps sur le flot écumeux.

Seize ans il languit sur la plage étrangère,
Seul avec sa douleur, seul avec son remords,
N'espérant plus pour lui de bonheurs sur la terre
N'ayant pour amis que les morts.

Parfois, dans les beaux soirs d'été, pensif et
[morne],
Il allait sur le bord du splendide Océan ;
Là son regard suivait dans l'espace sans borne
Des voiles qui fuyaient vers le fleuve géant.

Là, plongé dans l'extase, il lui semblait encore
Revoir dans le lointain son pays, son berceau,
Il lui semblait ouïr le tintement sonore
De la cloche de son hameau.

Mais la réalité bientôt tuait son rêve,
Faisait évanouir son éblouissement :
Alors il s'asseyait sur un roc de la grève,
Et le front dans les mains, pleurait amèrement.

Ses maux devaient finir. Un jour, la mort fa-
[rouche]
Sur sa bouche souffla son éternel poison :
Il s'éteignit à l'heure où le soleil se couche,
Ses yeux tournés vers l'horizon.

Celui qui recueillit sa dernière parole,
L'entendit murmurer en mourant : "Liberté !"
C'est voir, au moment où sa grande âme s'en-
Sur son front les rayons de l'immortalité. [vole,

Maintenant, dans un coin isolé de la France,
Il dort couché tout près de l'Océan si beau,
Mais nul n'ira, le soir, pour calmer sa souffrance,
S'agenouiller sur son tombeau.

Il dort péniblement, car toujours son oreille
D'un tonnerre sans fin entend le sombre éclat,
Car le mal du pays dans sa fosse l'éveille.
—O mes concitoyens, ne l'oublions pas là.

Nous qui savons combien il aimait la patrie,
Le sol si souvent teint du sang de nos héros,
Montrons-nous généreux pour la gloire flétrie,
Et rapportons ici ses os.

Et quand pour l'exilé luira la délivrance,
Quand son cercueil viendra toucher nos bords
[charnanta],
Nos forêts chanteront un Te Deum immense,
Et notre fleuve aura de doux tressaillements.

Et tons nos anciens preux, que l'immortel poète
A jadis célébrés par ses accords divins,
Quitteront, pour le voir, leur funèbre retraite,
Et devant lui batront des mains.

W. CHAPMAN.

LE MEDECIN DU VILLAGE

(Suite)

En effet, un matin on vint me dire que M.
William Meredith me priait de me rendre chez
lui. Je fis ma plus belle toilette d'alors, et,
tâchant de me donner une gravité analogue à
mon état, je traversai tout le village non sans
me sentir un peu fier de mon importance. Je fis
bien des envieux ce jour-là ! On se mit sur le
seuil des portes pour me voir passer. "Il va à
la maison blanche !" se disait-on ; et moi, sans
me hâter, dédaignant en apparence une vulgaire
curiosité, je marchais lentement, saluant mes
voisins les paysans, en leur disant : "A revoir,
mes amis, à revoir plus tard, ce matin j'ai af-
faire," et j'arrivai ainsi là-haut sur la colline.
Lorsque j'entraï dans le salon de cette mysté-
rieuse maison, j'eus réjoui du spectacle qui
frappa mes regards : tout était à la fois simple
et élégant. Le plus bel ornement de cette pièce
était des fleurs ; elles étaient si artistement arran-
gées, que de l'or n'eût pas mieux paré l'intérieur
de cette demeure : de la mousseline blanche aux
fenêtres, de la percale blanche sur les fauteuils,
c'était tout ; mais il y avait des roses, des jas-
mins, des fleurs de toutes sortes, comme dans
un jardin. Le jour était adouci par les rideaux
des fenêtres, l'air était rempli de la bonne odeur
des fleurs, et blottie sur un sofa, une jeune fille
ou une jeune femme, blanche et fraîche comme
tout ce qui l'entourait, m'accueillit avec un sou-
rire. Un beau jeune homme, qui était assis sur
un tabouret près d'elle, se leva, quand on eut
annoncé le docteur Barnabé.

—Monsieur, me dit-il avec un accent étranger
très fortement marqué, ici on parle tant de
votre science, que je m'attendais à voir entrer
un vieillard.

—Monsieur, lui répondis-je, j'ai fait des
études sérieuses ; je suis pénétré de la responsa-
bilité et de l'importance de mon état ; vous
pouvez avoir confiance en moi.

—Eh bien ! me dit-il, je recommande à vos
soins ma femme, dont la situation présente ré-
clame quelques conseils et quelques précautions.
Elle est née loin d'ici, elle a quitté famille et
amis pour me suivre. Moi pour la soigner je
n'ai que mon affection, mais nulle expérience.
Je compte sur vous, monsieur ; s'il est possible,
préservez-la de toutes souffrances.

En disant ces mots, le jeune homme fixa sur
sa femme un regard si plein d'amour, que les
grands yeux bleus de l'étrangère brillèrent de
larmes de reconnaissance. Elle laissa tomber
le petit bonnet d'enfant qu'elle brodait, et ses
deux mains se mirent à la main de son mari.

Je les regardai, et j'aurais dû trouver que
leur sort était digne d'envie ; il n'en fut rien.
Je me sentis triste : je n'aurais pu dire pour-
quoi. J'avais souvent vu pleurer des gens dont
je disais : Ils sont heureux ! Je voyais sourire
William Meredith et sa femme, et je ne pus
m'empêcher de penser qu'ils avaient des cha-
grins. Je m'assis auprès de ma charmante ma-
lade. Jamais je n'ai rien vu d'aussi joli que ce
joli visage, entouré de longues boucles de che-
veux blonds.

—Quel âge avez-vous, madame ?
—Dix-sept ans.

—Ce pays éloigné où vous êtes née a-t-il un
climat bien différent du nôtre ?
—Je suis née en Amérique, à la Nouvelle-
Orléans. Oh ! le soleil est plus beau qu'ici !

Elle craignit sans doute avoir exprimé un
regret, car elle ajouta :
—Mais tout pays est beau quand on est dans
la maison de son mari, près de lui, et que l'on
attend son enfant.

Son regard chercha celui de William Mero-
dith ; puis, dans une langue que je n'entendais
pas, elle prononça quelques paroles si douces,
que ce devait être des paroles d'amour.

Après une courte visite, je me retirai en pro-
mettant de revenir.

Je revins, et, au bout de deux mois, j'étais
presque un ami pour ce jeune ménage. M. et
Mme Meredith n'avaient point un bonheur égoïste ;
ils avaient encore le temps de penser aux autres.
Ils comprirent que le pauvre médecin du village,
n'ayant d'autre société que celle des paysans,
regardait comme une heure bénie celle qu'il pas-
sait à entendre parler le langage du monde. Ils
m'attirèrent à eux, me racontèrent leurs voya-
ges, et bientôt avec cette prompte confiance
qui caractérise la jeunesse, ils me dirent leur
histoire. Ce fut la jeune femme qui prit la
parole.

—Docteur, me dit-elle, là-bas, par-delà les
mers, j'ai un père, des sœurs, une famille, des
amis, que j'ai aimés longtemps, jusqu'au jour où
j'ai aimé William ; mais alors j'ai fermé mon
cœur à ceux qui repoussaient mon ami. Le père
de William lui défendait de m'épouser, parce
qu'il était trop noble pour la fille d'un planteur
américain ; mon père me défendait d'aimer
William parce qu'il était trop fier pour donner
sa fille à un homme dont la famille ne l'eût pas
accueillie avec amour ; on voulut nous séparer ;
mais nous nous aimions. Nous avons longtemps
pleuré, demandé grâce à ceux auxquels
nous devions obéissance : ils restèrent inflexi-
bles, et nous nous aimions ! —Docteur, avez-
vous jamais aimé ? Je le voudrais pour que vous
fusiez indulgent pour nous. Nous nous sommes
mariés secrètement, et nous avons fui vers la
France. Oh ! que la mer me parut belle pen-

dant les premiers jours de notre amour ! Elle
fut hospitalière pour les deux fugitifs. Errants
au milieu des flots, à l'ombre des grands voiles
du vaisseau, nous avons eu des jours heureux,
rêvant le pardon de nos familles et ne voyant
que joies dans l'avenir. Hélas ! il n'en fut pas
ainsi. On voulut nous poursuivre, et, à l'aide
de je ne sais quelle irrégularité de forme dans
ce mariage clandestin, l'ambitieuse famille de
William eut la cruelle pensée de nous séparer.
Nous nous sommes cachés au milieu de ces mon-
tagnes et de ces bois. Sous un nom qui n'est
pas le nôtre, nous vivions ignorés. Mon père
n'a jamais pardonné : il m'a maudit !... Voilà
pourquoi, docteur, je ne puis pas toujours sou-
rire, même auprès de mon cher William.

Mon Dieu ! comme ils s'aimaient ! Jamais je
n'ai vu une âme s'être plus donnée à une autre
âme que celle d'Eva Meredith ne s'était donnée
à son mari ! Quelle que fût l'occupation à la-
quelle elle se livrait, elle se plaçait de façon à
pouvoir en levant les yeux, regarder et voir
William. Elle ne lisait que le livre qu'il lisait.
La tête penchée sur celle de son mari, ses yeux
suivaient les lignes sur lesquelles s'arrêtaient
les yeux de William ; elle voulait que les
mêmes pensées vissent les frapper en même
temps, et, quand je traversais le jurtin pour
arriver à leur union, je souriais en voyant
toujours sur le sable des allées la trace du
petit pied d'Eva auprès de celle des pieds de
William. Quelle différence, madames, de cette
solitaire et vieille maison que vous voyez là-
bas à la jolie demeure de mes jeunes amis !
Que de fleurs couvraient les murs ! que de
bouquets sur tous les meubles ! que de livres
charmants pleins d'histoires ! l'amour qui res-
semblait à leurs amours ; que de gris oisillons
chantaient autour d'eux ! Comme il était bon
de vivre là et d'être aimé un peu de ceux qui
s'aimaient tant ! Mais voyez, on a bien raison
de dire que les jours heureux ne sont pas
longs sur cette terre, et que Dieu, en fait de
bonheur, ne donne jamais qu'un peu.

Un matin, Eva Meredith me parut souffrante.
Je la questionnai avec tout l'intérêt que j'avais
pour elle, quand elle me dit bruyamment :

—Tenez, docteur, ne cherchez pas si loin la
cause de mon mal ; ne me tâtez pas le pouls,
c'est mon cœur qui bat trop fort. Dites, si vous
voulez, que je suis enfant, docteur, mais j'ai un
peu de chagrin ce matin. William va me quit-
ter ; oui, il va de l'autre côté de la montagne, à
la ville voisine, chercher de l'argent qu'on nous
envoie.

—Et quand reviendra-t-il ? lui demandai-je
doucement.

Elle sourit, rougit presque, et puis, avec un
regard qui semblait dire : Ne riez pas de moi,
elle répondit : Ce soir !

Je ne pus m'empêcher de sourire, malgré le
regard qui m'implorait.

En ce moment, un domestique amena devant
le perron le cheval qu'allait monter M. Mero-
dith. Eva se leva, descendit dans le jarlin,
s'approcha du cheval, et, caressant sa crinière,
inclina sa tête sur le cou de l'animal, peut-être
pour cacher quelques larmes qui s'échappaient
de ses yeux. William vint, et, s'étant avancé
sur son cheval, il releva doucement la tête de sa
femme.

—Enfant ! lui dit-il en la regardant avec
amour et en la baisant au front.

William ! c'est que nous ne nous sommes pas
encore quittés pour tant d'heures à la fois.

M. Meredith pencha sa tête vers celle d'Eva,
et baisa de nouveaux ses beaux cheveux blonds ;
puis il enfouit l'épéron dans le flanc du cheval
et partit au galop. Je suis convaincu qu'il était
aussi un peu ému. Rien n'est contagieux comme
la faiblesse des gens que l'on aime : les larmes
appellent les larmes, et ce n'est pas un beau
courage que celui qui fait rester les yeux secs au-
près d'un ami qui pleure.

Je m'éloignai, et, rentré dans la chambre de
ma misonnette, je me mis à songer au grand
bonheur d'aimer. Je me demandais si jamais
une Eva vien trait partager ma pauvre demeure ;
je ne songeais pas à examiner si j'étais digne
d'être aimé. Mon Dieu ! lorsque je regardais les
êtres qui se dévouent, on voit bien facilement
que ce n'est pas à cause de mille choses et pour
de bonnes raisons qu'ils aiment si bien ; ils
aiment parce que cela leur est nécessaire, iné-
vitable ; ils aiment à cause de leur cœur, non
pas à cause de celui des autres. Eh bien ! cette
bonne chance qui fait rencontrer une âme qui
a besoin d'aimer, je songeais à la chercher,
à la trouver, absolument comme dans mes pro-
menades du matin, je pouvais rencontrer sur
mon chemin une fleur parfumée.

Je rêvais ainsi, quoique ce soit un assez blâ-
mable sentiment que celui qui, à la vue du bon-
heur des autres, nous fait regretter ce qui nous
manque. N'y a-t-il pas là un peu d'envie ? et
si la joie se voitait comme on voit de l'or, ne
songerions-nous pas à en faire le larcin ?

La journée se passa, et je venais de terminer
mon frugal souper, quand il on vint me prier, de
la part de Mme Meredith, de me rendre chez
elle. En cinq minutes, j'arrivai à la porte de
la maison blanche. Je trouvai Eva, seule en-
core, assise sur un sofa, sans ouvrage, sans
livre, pâle et toute tremblante.

—Venez, docteur, venez me dit-elle de sa
douce voix ; je ne puis plus rester seule. Voyez
comme il est tard ! il y a deux heures qu'il de-
vrait être ici, et il n'est pas encore rentré !

Je fus étonné de l'absence prolongée de M.
Meredith ; mais, pour rassurer sa femme, je ré-
pondis tranquillement :

—Que pouvons-nous savoir du temps néces-
saire à ses affaires, une fois arrivé à la ville ?
On l'aura fait attendre ; le notaire était absent,

peut-être. Il y a eu des actes à rédiger, à si-
gner....

—Ah ! docteur, je savais bien que vous me
diriez quelques consolantes paroles. Je n'ai pas
hésité à vous demander de venir ; j'avais besoin
d'entendre quelqu'un me dire qu'il n'était pas
sage de trembler ainsi. Que la journée a été
longue grand Dieu ! Docteur, est-ce qu'il y a
des personnes qui peuvent vivre seules ! Est-ce
qu'on ne meurt pas tout de suite, comme si on
vous ôtait la moitié de l'air qu'il faut respirer ?
Mais voilà huit heures qui sonnent !...

Huit heures sonnaient, en effet. Il m'était
difficile de comprendre pourquoi William n'était
pas de retour. A tout hasard, je dis à Mme Me-
redith :

—Madame, le soleil se couche à peine ; il fait
jour encore, et la soirée est superbe. Venez
respirer la bonne odeur de vos fleurs ; venez du
côté de l'arrivé. Votre mari vous trouvera sur
son chemin.

Elle s'appuya sur mon bras et marcha vers la
barrière qui fermait le petit jardin. J'essayai
d'attirer son attention sur les objets qui l'entou-
raient. Elle me répondit d'abord comme un
enfant obéissant ; mais je sentais que sa pensée
n'était pas avec ses paroles. Son regard inquiet
restait fixé sur la barrière verte, encore entrou-
verte comme au départ de William. Elle vint
s'appuyer sur le treillage, puis elle me laissa par-
ler, courrant de temps à autre pour me remer-
cier ; car, à mesure que le temps passait, elle
perdit le courage de me répondre. Ses yeux
suivaient dans le ciel le coucher du soleil, et les
teintes grises qui succèdent à l'éclat de ses
rayons, marquaient d'une manière certaine la
marche du temps. Tout s'assemblait autour de
nous ; le chemin qui, à travers le bois, nous
avait jusqu'alors laissé voir ses blancs contours,
disparut à nos yeux sous l'ombre des grands
arbres, et l'horloge du village sonna neuf heures.
Eva tressaillit ; moi-même je sentis chaque coup
me frapper au cœur. J'avais pitié de ce que de-
vait souffrir cette femme.

—Songez, madame, lui répondis-je, (elle ne
m'avait pas parlé, mais je répondis à l'inquié-
tué qui parlait sur tous ses traits), songez que
M. Meredith ne peut revenir qu'au pas : les
routes à travers les bois sont sans cesse coupées
de rochers qui ne permettent pas d'avancer bien
vite.

Je lui parlai ainsi parce qu'il fallait la rassu-
rer ; mais le fait est que je ne savais plus com-
ment expliquer l'absence de William. Moi qui
connaissais la distance, je savais bien que j'au-
rais été deux fois à la ville et en serais deux fois
revenu depuis qu'il avait quitté sa demeure. La
rosée du soir commençait à pénétrer nos vête-
ments, et surtout la mousseline qui couvrait
la jeune femme. Je repris son bras et l'entraî-
nai vers la maison. Elle me suivit avec dou-
ceur. C'était un caractère faible, où tout était
soumis, même la douleur. Elle marcha lente-
ment, la tête baissée, les yeux fixés sur les traces
laissées dans le sable par le glap du cheval de
son mari. Mais qu'il était triste, bon Dieu ! de
revenir ainsi à la nuit, encore sans William ! En
vain nous préions l'oreille : la nature était dans
ce grand silence ; que rien ne trouble à la cam-
pagne lorsque la nuit est venue. Comme tout
sentiment d'inquiétude s'augmentait alors ! La
terre paraît si triste au milieu de l'obscurité,
qu'elle semble nous rappeler que tout s'obscur-
cit aussi dans la vie. C'était la vue de cette
jeune femme qui me faisait faire ces réflexions ;
à moi seul, je n'eusse jamais songé à tout cela.

Nous rentrâmes. Eva s'assit sur le canapé et
resta immobile, les mains jointes sur ses gen-
oux, la tête baissée sur sa poitrine. On avait
placé une lampe sur la cheminée, et la lumière
tombait en plein sur son visage. Jamais je n'en
oublierai la douloureuse expression : elle était
pâle, tout-à-fait pâle ; son front et ses joues
étaient de la même teinte ; l'humidité du soir
avait allongé les boucles de ses cheveux, qui
tombaient en désordre sur ses épaules. Des
larmes roulaient sous ses paupières, et le tre-
mblement de ses lèvres décolorées laissait deviner
l'effort qu'elle faisait pour empêcher ses larmes
de couler. Elle était si jeune, que cette douce
figure semblait celle d'un enfant auquel on dé-
fend de pleurer.

Je commençais à me troubler et à ne plus
savoir qu'elle contenance garder vis-à-vis de
Mme Meredith. Je me rappelai tout à coup
(c'était bien une pensée de mes larmes) qu'au mi-
lieu de ses inquiétudes, Eva n'avait rien pris
depuis le matin, et son état roulaient imprudent
de prolonger cette privation de toute nourri-
ture. Au premier mot que je prononçai à ce
sujet, elle leva sur moi ses yeux avec une ex-
pression de reproche, et cette fois, le mouve-
ment de ses paupières fit couler deux larmes sur
ses joues.

—Pour votre enfant, madame, lui dis-je.

—Ah ! vous avez raison ! murmura-t-elle.

Et elle se leva pour se rendre à la salle à
manger ; mais dans la salle à manger il y avait
deux couverts mis à leur petite table, et cela en
ce moment me parut si triste, que je restai sans
dire un mot, sans faire un mouvement. L'in-
quiétude qui me gagnait me rendait tout-à-fait
gêné ; je n'étais pas assez habile pour dire des
choses que je ne pensais pas. Le silence se pro-
longeait. Et cependant, me disais-je tout bas,
je suis là pour la consoler ; elle m'a fait appeler
à cette intention. Il y a sans doute mille rai-
sons pour expliquer ce retard ; cherchons-en
une.... Je cherchais, je cherchais.... puis je
restais silencieux, maudissant cent fois en une
minute le peu d'esprit d'un pauvre médecin de
village.

Eva, la tête appuyée sur sa main, ne mangeait
pas. Tout à coup, elle se retourna brusquement
vers moi, et éclata en sanglots :

— Ah ! docteur, dit-elle, je le vois bien, vous êtes inquiet aussi !

— Mais non ; mais non, madame, répondez-je en parlant au hasard. Pourquoi serais-je inquiet ? Il aura été chez le notaire. Le pays est sûr, et personne ne sait d'ailleurs qu'il apporte de l'argent.

Une de mes préoccupations venait de se faire jour malgré moi. Je savais qu'une bande de moissonneurs étrangers avait traversé le village le matin pour se rendre dans un département voisin.

Eva poussa un cri.

— Des voleurs ! des voleurs ! dit-elle. Je n'avais pas songé à ce danger !

— Mais, madame, je n'en parle que pour dire qu'il n'en existe pas.

— Oh ! cette idée vous est venue, docteur, parce que vous pensiez que ce malheur était possible ! William, mon William ! pourquoi m'astu quittée ? s'écria-t-elle en pleurant.

J'étais debout, désolé de ma malaïresse, hésitant devant toutes mes pensées, balbutiant quelques mots sans suite, et sentant pour comble de malheur, que mes yeux allaient se remplir de larmes. Allons ! je vais pleurer, me disais-je ; il ne me manquait plus que cela. Enfin, il me vint une idée.

— Madame Meredith, lui dis-je, je ne peux vous voir vous tourmenter ainsi et rester à vos côtés sans rien trouver de bon à dire pour vous consoler. Je vais aller à la recherche de votre mari ; je vais prendre à tout hasard une des routes du bois ; je vais regarder partout, appeler, aller, s'il le faut, jusqu'à la ville.

— Oh ! merci, merci, mon ami ! s'écria Eva Meredith. Prenez avec vous le jardinier, le domestique ; allez dans toutes les directions.

Nous rentrâmes précipitamment dans le salon, et Eva sonna vivement à plusieurs reprises. Tous les habitants de la petite maison ouvrirent à la fois les différentes portes de la pièce où nous étions.

— Suivez le Dr Barnabé, s'écria Mme Meredith.

En ce moment, le galop d'un cheval se fit distinctement entendre sur le sable de l'allée. Eva poussa un cri de bonheur qui pénétra tous les cœurs. Jamais je n'oublierai l'expression de divine joie qui se peignit à l'instant sur son visage encore inondé de larmes.

Elle et moi, nous volâmes vers le perron. La lune, en ce moment, se dégageant des nuages, éclaira en plein un cheval couvert d'écume, que personne ne montait, dont la bride traînait à terre, et dont les étriers vides frappaient les flancs poudreux. Un second cri, horrible cette fois, s'échappa de la poitrine d'Eva, la bouche entr'ouverte les bras pendants.

— Mes amis, cria-je aux domestiques consternés, allumez des torches et suivez-moi ! Madame, nous allons revenir bientôt, je l'espère, avec votre mari, qui est légèrement blessé ; un pied foulé, peut-être. Ne perdez pas courage ; nous reviendrons bientôt.

— Je vous suivrai, murmura Eva Meredith d'une voix étouffée.

— C'est impossible, m'écriai-je ; il faut aller vite ; il faut aller loin, peut-être, et ce serait risquer votre vie...

— Je vous suivrai, répéta Eva.

S'il y avait eu là un père, une mère, on lui eût ordonné de rester, on l'eût retenue de force ; mais elle était seule sur la terre, et, à toutes ses rapides instances, elle répondait d'une voix sourde :

— Je vous suivrai.

Nous partîmes. Les nuages alors voilaient la lune ; il n'y avait aucune lumière dans le ciel ni sur la terre. A peine pouvions-nous, à la lueur incertaine de nos torches, distinguer notre chemin. Un domestique marchait en avant. Il inclinait la torche qu'il tenait tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éclairer les fossés, les buissons qui bordaient la route. Derrière, lui Mme Meredith, le jardinier et moi, nous suivions du regard le jet de lumière projeté par la flamme, cherchant avec angoisse si quelque objet ne viendrait pas frapper nos yeux. De temps à autre, nous élevâmes la voix en appelant M. Meredith. Après nous, un sanglot étouffé murmurait à peine le nom de William, comme si un cœur eût compté sur l'instinct de l'amour pour faire mieux entendre ses larmes que nos cris.

Nous arrivâmes dans les bois. La pluie commençait à tomber, et les gouttes, en frappant les feuilles des arbres, faisaient un bruit si triste, qu'il semblait que tout pleurerait autour de nous.

Les vêtements légers qui couvraient Eva furent bientôt pénétrés par cette pluie froide. L'eau ruisselait de toutes parts sur les cheveux, sur le front de la pauvre femme. Elle se heurtait les pieds contre les rochers du chemin, et souvent fléchissait au point de tomber à genoux ; mais elle se relevait avec l'énergie du désespoir et poursuivait sa route. Cela faisait mal à voir. La lueur rouge de nos torches éclairait l'un après l'autre chaque tronc d'arbre, chaque rocher. Parfois, à un coude du chemin, le vent semblait éteindre cette lueur, et alors nous nous arrêtions, perdus dans les ténèbres. Nos voix, en appelant William de Meredith, étaient devenues si tremblantes, qu'elles nous faisaient peur à nous-mêmes. Je n'osais regarder Eva ; en vérité, je craignais de la voir tomber morte devant moi.

Enfin, un moment vint où, tandis que, fatigués, découragés, nous marchions en silence, Mme Meredith nous repoussa subitement, s'élançant en avant et se jeta à travers les broussailles. Nous la suivîmes. Quand nous pûmes soulever une torche pour distinguer les objets, hélas ! nous la vîmes à genoux auprès du corps de William ; il était étendu par terre, sans mouvement, les yeux ternes et le front couvert

du sang qui s'échappait d'une blessure au côté gauche de la tête.

— Docteur ! m'a dit Eva.

Ce seul mot disait : — William vit-il encore ? Je me penchai ; je tâtai le pouls de William Meredith ; je posai ma main sur son cœur, et je restai silencieux. Eva me regardait toujours ; mais, à mesure que mon silence se prolongeait, je la vis fléchir, s'incliner, puis, sans dire un mot, sans jeter un cri, elle tomba évanouie sur le corps mort de son mari.

— Mais mesdames, dit le Dr Barnabé en se tournant vers son auditoire, voilà le soleil qui brille ; vous pouvez sortir, maintenant. Restez-en là de ce triste récit.

Mme de Moncar s'approcha du vieillard :

— Docteur, dit-elle, de grâce, soyez assez bon pour achever ; regardez-nous, et vous ne doutez pas de l'intérêt avec lequel nous vous écoutons.

En effet, il n'y avait plus de sourires moqueurs sur les jeunes visages qui entouraient le médecin du village. Peut-être même eût-il pu voir des larmes briller dans quelques yeux. Il reprit son récit.

(La suite au prochain numéro.)

## PENSEZ-VOUS A VOUS MARIER ?

### AUX JEUNES FILLES

Vous y pensez bien probablement ! Plus d'une fille y pense ! Trouver un mari semble le but principal de la vie de bien des jeunes filles, — se marier, — quitter le service ou laisser à telle occupation ; voire même peut-être échapper au contrôle des parents, — avoir un intérieur à elle, — améliorer sa condition, — avoir un mari qui travaille pour elle ; en un mot, une jeune fille a mille bonnes raisons pour se marier.

Avoir un intérieur qu'on puisse dire à soi est une bonne chose, car il n'y a rien de meilleur qu'une honnête indépendance. Il est bon d'avoir un compagnon affectueux. Enfin la vie conjugale "est une très bonne chose" pour une jeune femme. Qui peut dire le contraire ?

Mais n'oublions pas qu'on ne se procure pas ordinairement les bonnes choses avec rien. Les fruits de la terre sont d'excellentes ressources ; — le blé avec lequel on fait le pain, — les racines avec lesquelles nous nourrissons nos bestiaux, toutes ces choses, ainsi que vous le savez très bien, ne viennent pas d'elles-mêmes ; il faut les semer, les sarcler, les arracher, et pendant leur croissance, elles réclament toute la prévoyance, tous les soins des cultivateurs. Eh bien, pour être heureux dans l'état de mariage, il est indispensable, pour les parties intéressées, de faire appel à la prévoyance, à la prudence, au bon sens et aux principes religieux. Mais qu'il y a peu de jeunes femmes qui considèrent le mariage sous ce point de vue ; et combien y en a-t-il, au contraire, qui le regardent comme un fait tout ordinaire, méritant à peine un moment de réflexion !

Laissez-moi, ma jeune amie, causer un instant avec vous sur ce sujet. Je suis un vieillard ; moi-même, j'ai été marié ; j'ai eu des filles mariées ; j'ai eu des fils mariés, et plusieurs de mes neveux et de mes nièces sont mariés. J'ai bien réfléchi sur ce sujet ; j'ai observé la conduite de beaucoup de personnes mariées, et j'ai reconnu que s'il y a de nombreuses satisfactions dans l'état de mariage, on y rencontre aussi beaucoup de chagrins ; je sais donc que pour être heureux, il faut y réfléchir beaucoup avant de prendre un parti. Si, en raison du bien que je vous souhaite, vous voulez me donner quelques idées sur cette importante question.

Je vous vois déjà qui riez et me répondez : Quelle plaisanterie que de parler mariage ! Eh bien, peu m'importe que vous riez ; j'aime d'ailleurs une physionomie gaie ; mais croyez-moi bien, ma chère et jeune amie, le mariage n'est pas chose dont on puisse rire ; c'est au contraire, une affaire très-sérieuse. Ce n'est pas que je veuille dire que ce soit une affaire triste et désagréable, et qu'il s'y rencontre rien que de fâcheux et de pénible ; je crois seulement que vous et toutes ces autres jeunes filles devriez l'envisager avec calme, avec mesure et réflexion. Lorsqu'une jeune

femme va acheter un bonnet ou un chapeau, elle ne le plante pas sur sa tête pour se mettre ensuite à courir et à rire aux éclats en sortant de la boutique, — je ne pense pas du moins qu'il y ait beaucoup de jeunes filles assez folles pour cela ; elle arrange au contraire sa chevelure pour se regarder dans la glace une fois, puis encore de nouveau ; elle essaie le bonnet de cette façon ; elle l'examine de face, puis de côté, puis par derrière ; alors elle le retire de sa tête ; elle le tient dans sa main ; alors elle considère ce ruban, puis cet autre ; — la garniture est-elle de bon goût ? — la coupe lui sied-elle ? Elle pense, elle pèse toute chose ; elle l'essaie encore ; et elle l'examine à tous les points de vue, en dehors et en dedans ; et enfin, après maintes réflexions, elle l'achète ou le refuse.

Eh bien, est-ce que la question du mariage ne mérite pas au moins autant d'attention que l'achat d'un chapeau ou d'un bonnet ? Ce n'est pas que le bonnet n'ait un certain avantage sur le mariage ; et cet avantage, c'est que vous pouvez l'essayer pour voir s'il vous sied bien, et le rejeter s'il ne vous va pas.

Mais vous n'en pouvez pas faire autant avec le mariage, et cependant il serait bien autrement nécessaire d'examiner à fond la question avant de vous y décider. Une jeune fille soigneuse qui achète un chapeau s'assure si l'étoffe paraît solide à l'usage, si elle est d'un bon tissu, si les rubans ne doivent pas s'érailler. En ce qui concerne le mariage, une fille sensée cherchera à connaître les obligations, les devoirs et les exigences de la vie de ménage avant de songer à se marier.

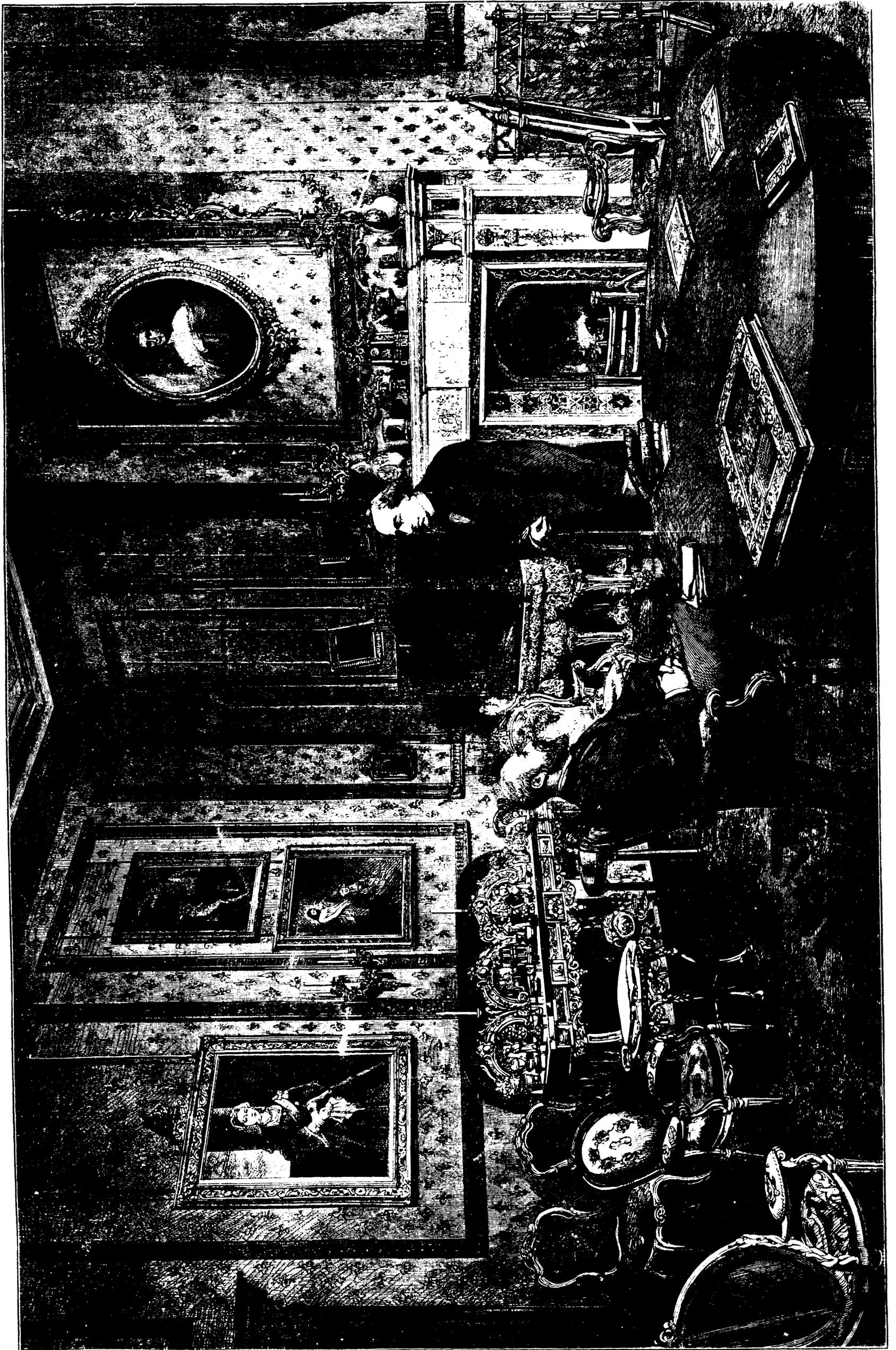
Voilà qui mérite un peu d'attention avant de prendre un parti. Mais pour une jeune femme ce n'est pas là tout, ni même la moitié de ce qu'il y a à dire sur la question du mariage. — Dans certains livres de cuisine on vous dit avant de vous donner les instructions nécessaires pour cuire un lièvre : Attrapez d'abord votre lièvre. Moi j'irai plus loin et j'ajouterai : Voyez d'abord si votre lièvre vaut la peine d'être attrapé ; s'il ne vaut pas la peine d'être attrapé, il ne vaut pas la peine d'être mis à cuire. Eh bien ! procédez ainsi en ce qui concerne l'objet principal du mariage, c'est-à-dire "le mari." Il y a parmi les hommes plus de différences que parmi les lièvres, et il est infiniment plus difficile de se procurer un bon mari qu'un bon lièvre. Vous conviendrez avec moi, sans le moindre doute, qu'il ne vaut pas la peine de se marier, si l'on ne doit pas avoir un bon mari ; et je suis convaincu que pas une fille ne voudrait songer à se marier, pour peu qu'elle supposât qu'elle dût en avoir un mauvais.

Mais comment se procurer ce bon mari ? Il est indispensable, naturellement, de l'attraper d'une manière quelconque. Mais, pêcher un poisson, c'est à peu près la même chose ; le plus gourmand, le plus fou et souvent le plus mauvais des poissons va mordre à la première chose venue. Requins, chiens de mer et fous goujons se laisseront prendre à l'appât qui brille, ou bien à un petit morceau de chiffon rouge pendant au bout d'un cordon. Mais le poisson de la bonne espèce, celui qui vaut réellement la peine d'être pêché, ne se laisse pas prendre par les appâts brillants ; — non certes, — car il s'assure si l'hameçon présente quelque chose de bon ; il nage et nage encore tout à l'entour ; il goûte, il essaie, il mordille cent fois avant de happer. Eh bien, il en est de même avec les jeunes gens ; ceux qui sont sans mérite, les ébourdis et les fous, se laissent aisément captiver par de jolis figures par des traits souriants, de beaux chapeaux, de jolis bonnets, des robes à falbalas, exactement comme le chien de mer qu'attire un morceau de laine rouge ou comme le goujon qui se précipite sur un bout de clinquant ! Assurément une fille peut bien se procurer un mari quelconque au moyen de sa jolie figure, de sa toilette et de ses parures de tout genre ; mais est-il probable qu'elle en aura trouvé un bon ? Là est la question. Là est la question. J'ajouterai même qu'il est peu probable qu'elle

l'aura trouvé ; il est au contraire très supposable qu'elle en aura un mauvais. Car il n'y a qu'un fou qui puisse avoir bonne opinion d'une jeune femme qui affiche son amour pour la toilette et les parures, s'agitant, se pavanant, jolie qu'elle est, d'abord avec l'un, puis avec l'autre, dans l'intention de les séduire ou de les accrocher. Les hommes sensés et prudents (et je ne vois pas qu'on ait à s'occuper d'autres hommes que de ceux-là), loin de se laisser captiver par les parures d'une jeune femme, sont précisément ceux qui en font moins de cas ; ils seraient tentés de dire : elle est tout à l'extérieur, tout à l'apparence et bonne à montrer en foire : passe pour plaire un peu avec elle, mais ça ne vaut rien pour une femme ; elle a trop de séductions pour nous ; — filons avant d'être pris. Je me figure vous entendre me dire : Tout cela est très-beau, monsieur, mais une fille doit chercher à faire pour le mieux et s'arranger de manière à tirer parti de ses avantages. — Et moi aussi, cependant, je dis, j'admets qu'elle doit se parer à son avantage autant que possible, et que si elle désire trouver un mari, mieux elle s'arrangera et mieux elle fera dans son intérêt. Mais encore faut-il qu'elle sache le faire avec intelligence. Si c'est vraiment une fille de cœur, prudente, sensée, une digne fille enfin, son extérieur et sa manière d'agir témoignent de sa prudence, de son mérite, et de son bon sens. Si elle est d'un caractère doux et modeste elle montrera sa modestie et sa douceur par la simplicité, la propreté, la convenance de sa mise ; par sa tenue quand elle se trouvera dans la compagnie des hommes, et par l'honnête accomplissement des devoirs qui appartiennent à son genre de vie. Les jeunes gens sensés sont toujours à la recherche de pareilles jeunes femmes, car ces jeunes femmes-là sont très rares ; et quand ils les découvrent, ils sont fort empressés à les saisir, parce qu'ils savent qu'elles valent leur poids d'or. Une fille qui se fait belle et superbe avec bonnets, chapeaux et chignons, sans qu'elle ait les qualités requises pour faire une bonne épouse, une mère chrétienne, ne peut attraper qu'un pauvre nigaud comme elle ; mais elle ne captivera pas un jeune homme sensé ; elle peut compter là-dessus !

Mais supposons, me direz-vous, que je sois digne d'un bon jeune homme, comment faire pour le distinguer des mauvais ? A cela je réponds : les bons jeunes gens ressemblent fort aux bonnes pommes qui sont saines à l'intérieur. Les meilleures parmi celles-ci, ne sont pas toujours remarquables par leur apparence extérieure. Il arrive souvent même que les pommes vermeilles sont gâtées dans le cœur. Les jeunes gens les plus brillants, les plus gais, les plus généreux, ceux enfin qui passent leur temps à se promener, ou à boire dans les hôtels, sont fréquemment très défectueux sous le rapport moral.

Ce n'est pas voir un homme que de le voir à l'extérieur ; ses traits et ses habits sont en effet tout ce que vous en pouvez voir ainsi ; et ces détails sont choses très trompeuses la plupart du temps. Ce qu'il faut donc faire c'est de chercher à examiner son intérieur, c'est-à-dire son esprit ; à connaître ses véritables principes, son véritable caractère. Mais comment arriver à connaître cela ? Il est vrai qu'on n'y parvient pas facilement. Cela exige de l'observation et de l'attention de votre part : il faut examiner, mettre à l'épreuve, justifier. Il est vrai que vous ne pouvez pas pénétrer dans l'intérieur d'un homme et le retourner en dessus aussi facilement que vous le feriez d'un bas ; mais pour peu que vous continuiez à l'observer, vous saurez bientôt comment il se conduit, et vous pourrez dire à très peu de chose près, d'après sa manière d'agir, quel genre d'homme il est. Si un homme va dans les cafés passer son temps en mauvaise compagnie et passer, vous pouvez être certaine qu'une bonne femme et un intérieur agréable ne seront pas de son goût. Neanmoins, un jeune homme qui n'est ni ivrogne, ni d'habitudes grossières, mais labo-



LORD BEACONSFIELD VISITANT LE PRINCE DE GALLES

rieux, économe et soigneux, peut être un mauvais mari. Il peut unir l'avarice à l'activité, et l'égoïsme à l'économie; il peut avoir un cœur dur, mondain, impie, exclusivement épris des choses de ce monde; dans ce cas autant vaudrait pour vous, aller chercher des fleurs dans une cave froide, que d'attendre du bonheur d'un mariage avec un pareil homme. Mais comment s'y prendre pour arriver à connaître sa véritable nature.

Il faut examiner la manière dont un jeune homme agit: si sa conduite dans la place qu'il occupe correspond à celle d'un autre dans la même position,—s'il est bon pour ses parents,—s'il se comporte convenablement avec ses frères et sœurs,—s'il est fidèle dans ses amitiés et charitable envers ceux qui diffèrent d'opinion avec lui. Croyez bien, ma jeune amie, que l'esprit de Dieu est la lumière qui éclaire; elle brille toujours et à travers tout. Quand Dieu empreint son image sur un homme, le cachet de sa ressemblance est grandement visible, particulièrement pour ceux qui ont la même manière de sentir; cette lumière ne peut être aperçue par des yeux égarés ou des esprits obscurs; mais comme elle existe réellement, elle est toujours facilement discernée par ceux qui la cherchent dans des vues sincères et droites, et avec la volonté de la trouver.

CHOSSES ET AUTRES

La législature de la Nouvelle-Ecosse se réunira le 26 février.

On a fait du sucre d'érable à Granby, le 10 janvier.

La Maison Blanche à Washington a 79 ans.

On suppose que la tour de Babel date de 2,247 ans avant Jésus-Christ.

L'origine de tous les hommes est la même; la vertu est la seule noblesse.

Un gros aigle, qui s'envolait avec une oie dans ses serres, a été tué à Union, Illinois.

Il est question d'établir une fabrique de sucre de betterave à Sidney, dans la province d'Ontario.

Le Monténégro a donné à une maison autrichienne une commande pour quatre millions de cartouches.

Les Sœurs de Charité, aux Etats-Unis, sont au nombre de 1,179 et ont 106 établissements.

Jésus-Christ est né le lundi, 25 décembre, l'an 4,004, et la 752e année de la fondation de Rome.

Jay Gould vient de faire en huit jours un tour de 2,700 milles sur un chemin de fer dont il a le contrôle.

Lors de la destruction de Jérusalem A. D. 70, plus d'un million de juifs furent passés au fil de l'épée.

Un canon de cent tonnes a été éprouvé à Spezzia. Il a porté à 10,000 mètres un projectile de 220 kilogrammes.

Une nouvelle industrie vient de s'ajouter à celles déjà exploitées à Trois-Rivières. C'est une manufacture de cigares dont M. Aurèle Pacaud est propriétaire.

Le grand bal de charité donné à New-York au profit de l'hôpital des enfants, a rapporté de \$3,000 à \$10,000 de profits nets.

Le Dr Dionne, de Québec, a remporté le Prix offert par le comté de Premio Real, pour réponse à certaines questions historiques.

Un grand nombre d'Allemands employés dans les ateliers des quartiers du

Temple et St-Antoine, ont quitté cette ville pour rentrer dans leur patrie, rappelés par les autorités militaires

Les Shilzais ont exterminé 2,000 familles paisibles, et le massacre continue. Ibrahim a défait Ayoub Khan.

Le gouvernement de Québec a décidé que les anciennes casernes serviraient d'ateliers pour la fabrication des cartouches.

Le lac de Zurich, en Suisse, est couvert d'une épaisse couche de glace; c'est la quatrième fois que la chose arrive depuis un siècle.

Sur un montant total de \$11,500 dû pour taxes dans la municipalité d'O'Neill, on n'a pu percevoir que \$53. Voilà une place qui promet.

La semaine dernière, une femme résidant sur la rue Champlain, Québec, a été mordue à la figure par un rat pendant qu'elle dormait. La blessure est dangereuse.

Le journal du plus petit format qui existe, et qui peut-être ait jamais existé, est le *Star* de Madoc, journal de 4 pages, de 3 pouces sur deux chacune.

S. S. le pape Léon III a souscrit 10,000 francs au fonds de secours en faveur des malheureuses victimes de la misère en Irlande.

Pendant le mois de janvier on a extrait dix-huit cents tonnes de minerai de fer des mines de Hull. On a extrait deux mille cinq cents tonnes de minerai de ces mines depuis qu'on a commencé à les exploiter.

Les exportations de la Suisse aux Etats-Unis, pendant la dernière année, ont été de 15,000,000 de francs plus élevées qu'en 1878. Les principaux articles de commerce ont été des cotonnades, des montres et des broderies.

Un meurtre horrible a été commis près de Barcelone. Un riche propriétaire-fermier, sa femme, ses trois filles, son fils, et deux servantes, ont été trouvés tués dans leurs lits. On pense que le crime a été commis avec un hache. La maison a été saccagée.

Le 27 janvier, les Utes ont attaqué un train chargé de munitions et de provisions pour le major Morrow, a trente milles au nord-est de Salomas. 40 hommes de la 9e cavalerie, qui étaient apposés à la garde du train, ont repoussé les Indiens en leur infligeant de fortes pertes.

Il y a à Cleveland, Ohio, un enfant qu'on voit se pétrifier. La chair est froide, presque aussi dure que le marbre; et l'enfant, âgé de trois ans, tout en continuant de vivre, ne peut plus remuer que les yeux et les lèvres. Il dort les yeux ouverts. Il a été en parfaite santé jusqu'à l'âge de six mois.

Le roi des Belges a conféré la croix de Léopold à mademoiselle Rosa Bonheur, artiste-peintre, la première femme qui ait eu l'honneur de recevoir cette distinction. Elle a aussi reçu du roi d'Espagne une marque d'honneur aussi haute, qu'aucune femme n'avait reçue avant elle.

Une dépêche de Gundamuk au *Times* mande ce qui suit: Tout est tranquille à Caboul, mais on croit que les afghans se préparent à attaquer les troupes qui occupent Shirpur au commencement du mois de mars. Les tribus du Kohistan se préparent aussi à attaquer les troupes anglaises.

Le 25e anniversaire de l'ascension au trône du czar Alexandre II va être célébré par la présentation d'une adresse et d'un album contenant les principaux traits de l'histoire de Saint-Petersbourg, l'offre d'un prix de 5,000 roubles pour la meilleure

notice historique de la même ville, l'ouverture de 25 nouvelles écoles, et la distribution au public d'un rapport officiel des principaux événements accomplis sous le règne du Czar.

Les travaux de fortifications qui doivent rendre Paris imprenable sont poussés avec vigueur et seront terminés avant longtemps.

Le 16 janvier dernier, 400 bandits ont expulsé les autorités brésiliennes de Januaria, dans la province de Minas Geras, ont pillé la ville et brûlé 22 maisons. Ils menacent d'attaquer d'autres villes.

Les cultivateurs de Ste-Marie de Monnoir ont généreusement souscrit \$3,000 pour la construction d'un nouveau couvent dans leur paroisse, vu l'exiguïté du vieux qui ne répond plus au besoin.

Le Rév. Père Lacombe qui, depuis 25 ans, est missionnaire parmi les tribus indiennes, est parti pour l'Est. Il publiera prochainement le second volume de son dictionnaire de la langue des Sauteux. Quand il retournera parmi ses tribus, il sera accompagné d'une centaine de familles canadiennes qui ont décidé de choisir les territoires qu'il évangélise pour leur nouvelle patrie.

Le roi Léopold II, en personne, est traduit devant la justice de son pays. La Philharmonie, l'un des plus anciens cercles de Bruxelles, se voit, en effet, par suite de dépenses trop hardies et de dissensions qui se sont produites dans son sein, obligée de se dissoudre et de liquider. Or, le roi, président d'honneur de la société et possédant un grand nombre de ses actions, est invité à comparaître devant le tribunal civil, le 16 courant, pour entendre prononcer la dissolution.

Le correspondant du *Herald* à Dublin dit que plus de 300,000 personnes sont lentement minées par la faim, et ne peuvent prolonger leur vie qu'à l'aide d'efforts surhumains. Les ressources locales sont épuisées, et les malheureuses victimes de la famine sont obligées de se recommander à la générosité de l'univers.

Les rapports des comtés donnent un nombre approximatif des victimes. Mayo, 64,409; Galway, 43,260; Sligo, 42,930; Kerry, 33,100; Donegal, 23,896; Clare, 19,360; Limerick, 7,600; Tipperary, 5,600; Leitrim, 5,800; Wicklow, 3,600; Monaghan, 2,300; Westmeath, 1,900; Longford, 1,875; Kilkenny, 1,700. Total, 312,370.

En Suède, la première fois qu'un homme paraît dans un lieu public en état d'ivresse, il est condamné à une amende de trois dollars. La deuxième fois à six dollars. La troisième et quatrième fois la peine est beaucoup plus rigoureuse: non-seulement il paie une somme plus forte, mais il perd en outre les droits d'électeur et d'éligible, et le dimanche qui suit l'ivresse il subit la peine du pilori devant l'église paroissiale. La cinquième fois il est renfermé dans une maison de correction et condamné à six mois d'un travail forcé. La sixième fois il est condamné à un an de prison avec travail forcé. Toute personne convaincue d'avoir excité quelqu'un à l'ivresse paye trois dollars, ou six si c'est un adolescent qui s'est enivré.

Un laïque fonctionnaire est suspendu ou destitué. Jamais l'ivresse n'est acceptée comme excuse d'un délit. Un homme mort ivre n'est pas enterré dans un cimetière.

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genres et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de goûts:

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBAN. On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.

BOUCHERIE HUMAINE CHEZ LES ANTHROPOPHAGES

C'est au comte de Semellé, qui vient de parcourir une partie de l'Afrique, que nous devons quelques détails sur ces horribles établissements.

Quand un roi nègre a besoin de se procurer des tissus, du gin ou de quoi satisfaire quelque fantaisie, il attend l'occasion de la première fête, réunit sa tribu et annonce que les fétiches lui ont ordonné de faire la guerre. Il attaque donc la tribu voisine, et c'est ordinairement par surprise qu'il procède.

S'il est vainqueur, il emmène en captivité toute la peuplade vaincue.

Une fois revenu dans sa capitale, il fait un triage parmi ses prisonniers: il conserve les hommes les plus robustes, les jeunes filles et les enfants pour les vendre au premier négrier qui passera; quand au reste, il est réservé pour les sacrifices humains, et les femmes sont mises de côté pour la boucherie.

Pour rendre leur chair plus délicate, on les engraisse avec des ignames, le repos le plus absolu leur est imposé; aussi deviennent-elles grasses au point de ne pouvoir plus remuer.

Lorsqu'elles sont arrivées à point, on les conduit au marché où les bouchers les achètent. A l'abattoir, on les saigne en leur tranchant la carotide d'un coup de hachette, puis on les ouvre, on les découpe par quartiers et on les débite par morceau au clients.

Cette viande humaine se vend cher, on n'en mange qu'aux jours de fête ou à l'occasion d'un grand événement; on l'accommode avec des ignames.

Une femme aux ignames... C'est peut-être pousser un peu loin l'amour du beau sexe.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 8 février 1880.

	\$	c.	\$	c.
<b>FARINE</b>				
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs	2 05	à	2 15	
Farine d'avoine	1 80	à	2 00	
Farine de blé d'Inde	1 60	à	1 90	
Sarrasin	1 60	à	1 85	
<b>GRAINS</b>				
Blé par minot	0 00	à	0 00	
Pois do	0 80	à	0 90	
Orge do	0 00	à	0 00	
Avoine par 40 lbs	0 40	à	0 45	
Sarrasin par minot	0 50	à	0 55	
Mil do	1 00	à	1 05	
Lin do	1 50	à	1 60	
Blé d'Inde do	0 90	à	0 80	
<b>LAITERIE</b>				
Beurre frais à la livre	0 25	à	0 30	
Beurre salé do	0 15	à	0 24	
Fromage à la livre	0 14	à	0 16	
<b>VOLAILLES</b>				
Dindes (vieux) au couple	2 00	à	2 50	
Dindes (jeunes) do	1 30	à	1 50	
Oies au couple	1 00	à	1 50	
Canards au couple	0 50	à	0 60	
Poules do	0 50	à	0 60	
Poulets do	0 00	à	0 00	
<b>LÉGUMES</b>				
Pommes au baril	1 50	à	2 00	
Pommes au sac	0 50	à	0 55	
Fèves par minot	1 10	à	1 12	
Oignons par treize	0 04	à	0 05	
<b>GIBIERS</b>				
Canards (sauvages) par couple	0 40	à	0 50	
do noirs par couple	0 00	à	0 60	
Pleviers par douzaine	0 00	à	0 00	
Bécasses au couple	0 00	à	0 60	
Pigeons domestiques au couple	0 20	à	0 25	
Pardoux au couple	0 60	à	0 75	
Tourtes à la douzaine	0 00	à	0 00	
<b>VIANDES</b>				
Bœuf à la livre	0 05	à	0 10	
Lard do	0 09	à	0 10	
Mouton do	0 08	à	0 10	
Agneau do	0 10	à	0 12	
Lard frais par 100 livres	6 50	à	7 00	
Bœuf par 100 livres	5 50	à	6 00	
Lièvres	0 20	à	0 25	
<b>DIVERS</b>				
Sucre d'érable à la livre	0 08	à	0 10	
Sirof d'érable au gallon	0 80	à	0 90	
Miel à la livre	0 08	à	0 10	
Œufs frais à la douzaine	6 13	à	6 15	
Haddock à la livre	0 05	à	0 06	
Saindoux par livre	0 12	à	0 10	
Peaux à la livre	0 00	à	0 05	

Marché aux Bestiaux

Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs	\$ 23 00	à	24 00
Bœuf, 2me qualité	2 75	à	3 75
Vaches à lait	15 00	à	25 00
Vaches extra	25 00	à	40 00
Vaches, 1re qualité	4 00	à	5 00
Veaux, 2me qualité	2 00	à	3 00
Veaux, 3me qualité	1 00	à	2 00
Moutons, 1re qualité	5 00	à	6 00
Moutons, 2me qualité	4 00	à	5 00
Moutons, 3me qualité	3 00	à	4 00
Agneaux, 1re qualité	2 75	à	3 00
Agneaux, 2me qualité	2 00	à	2 50
Cochons, 1re qualité	5 50	à	6 00
Cochons, 2me qualité	4 50	à	5 00
<b>Foin</b>			
Foin, 1re qualité, par 100 bottes	\$ 7 00	à	8 00
Foin, 2e qualité	5 00	à	6 00
Paille, 1re qualité	5 00	à	6 00
Paille, 2me qualité	3 00	à	4 00

